

SANDER PIERRON

JOURS D'OUBLI



PARIS

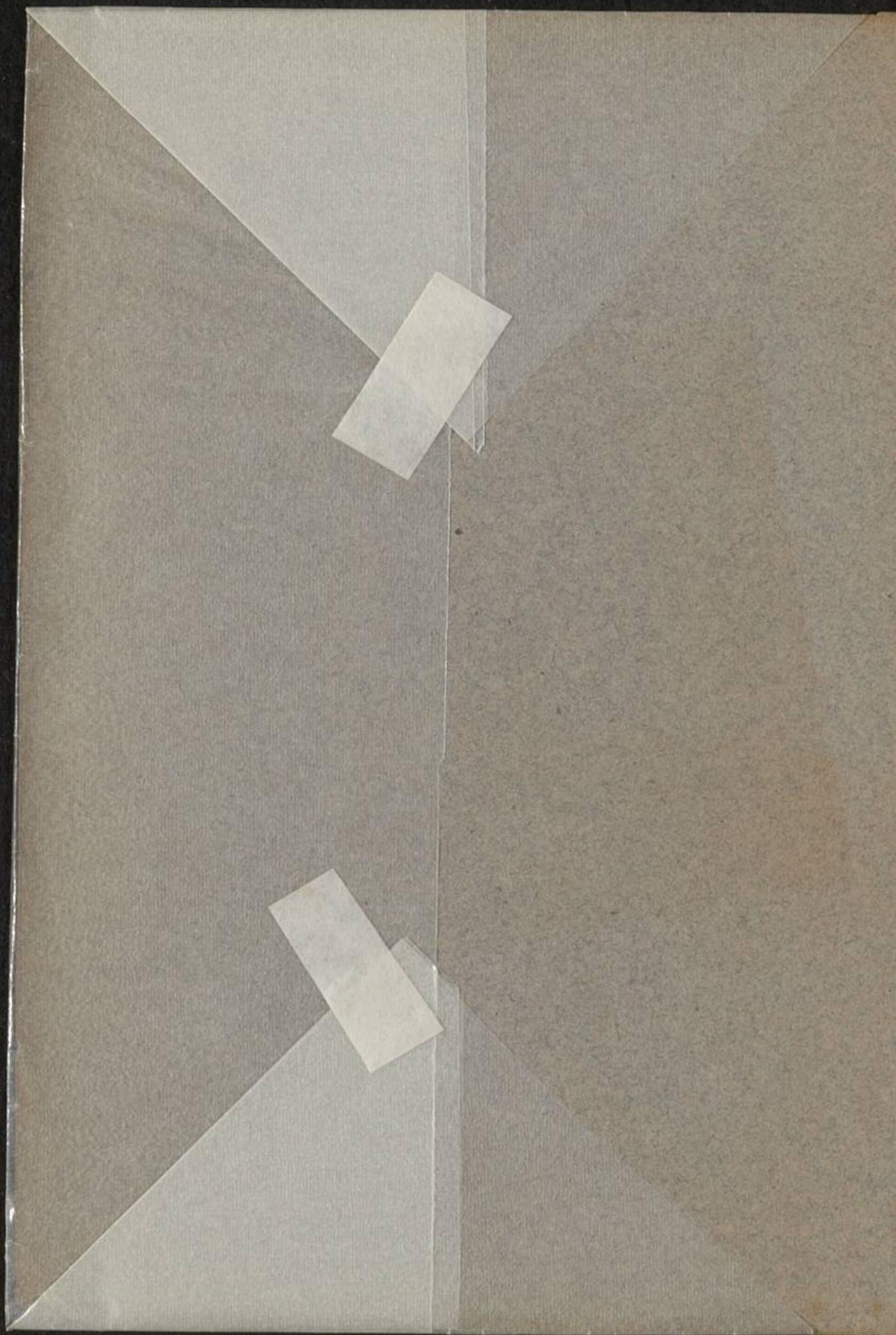
ÉDITION DV MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

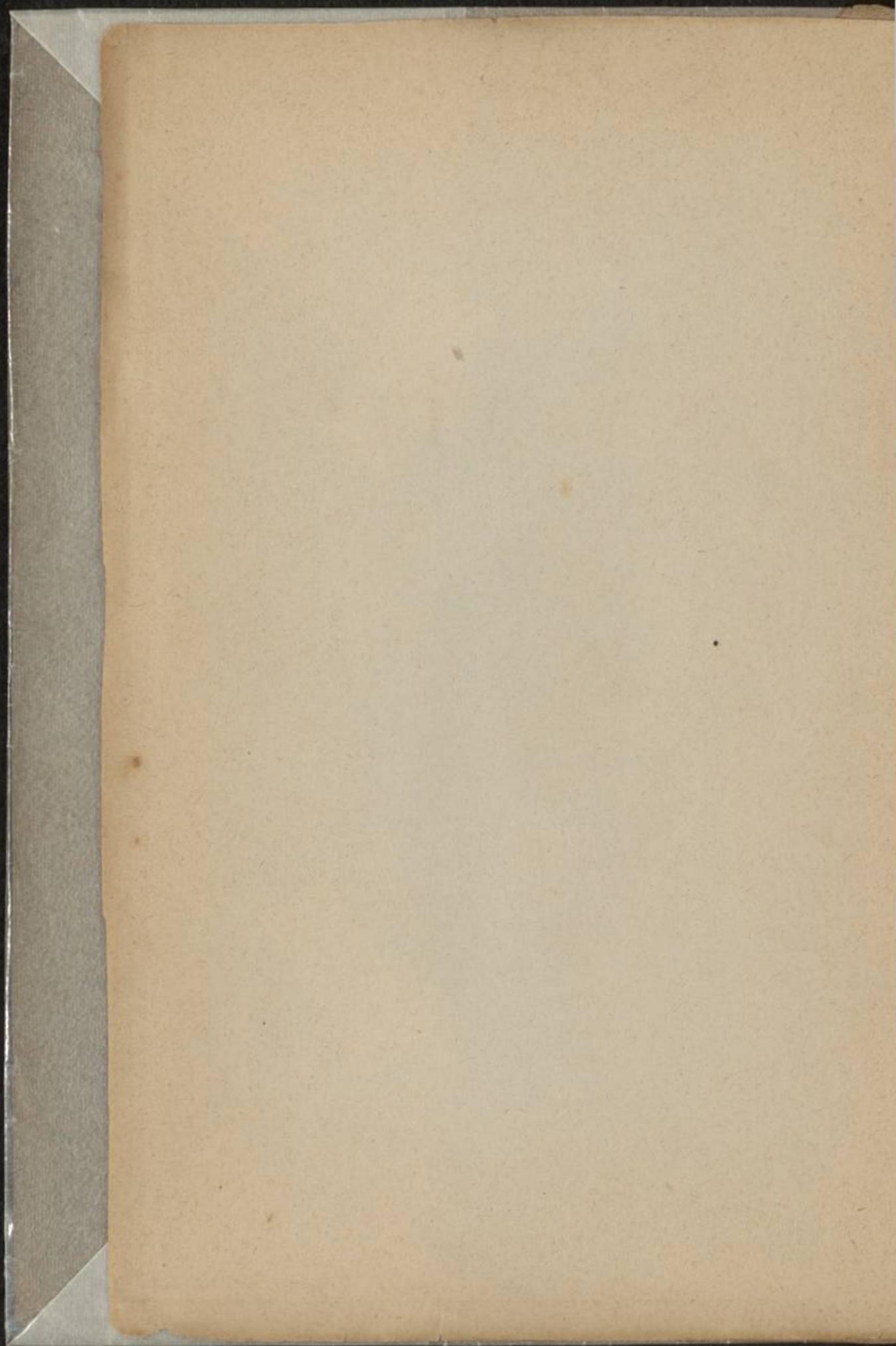
M DCCC XCVIII

77LA

11704



MLA
11704



SANDER PIERRON

JOURS D'OUBLI



PARIS

ÉDITION DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVIII

DU MÊME AUTEUR :

Pages de Charité (Nouvelles, 1894).

Berthille d'Haegheleere (Roman, 1896).

A PARAÎTRE :

Nouvelles Héroïques.

Histoires d'à présent et de jadis.

Les Orties (pièce en quatre parties).

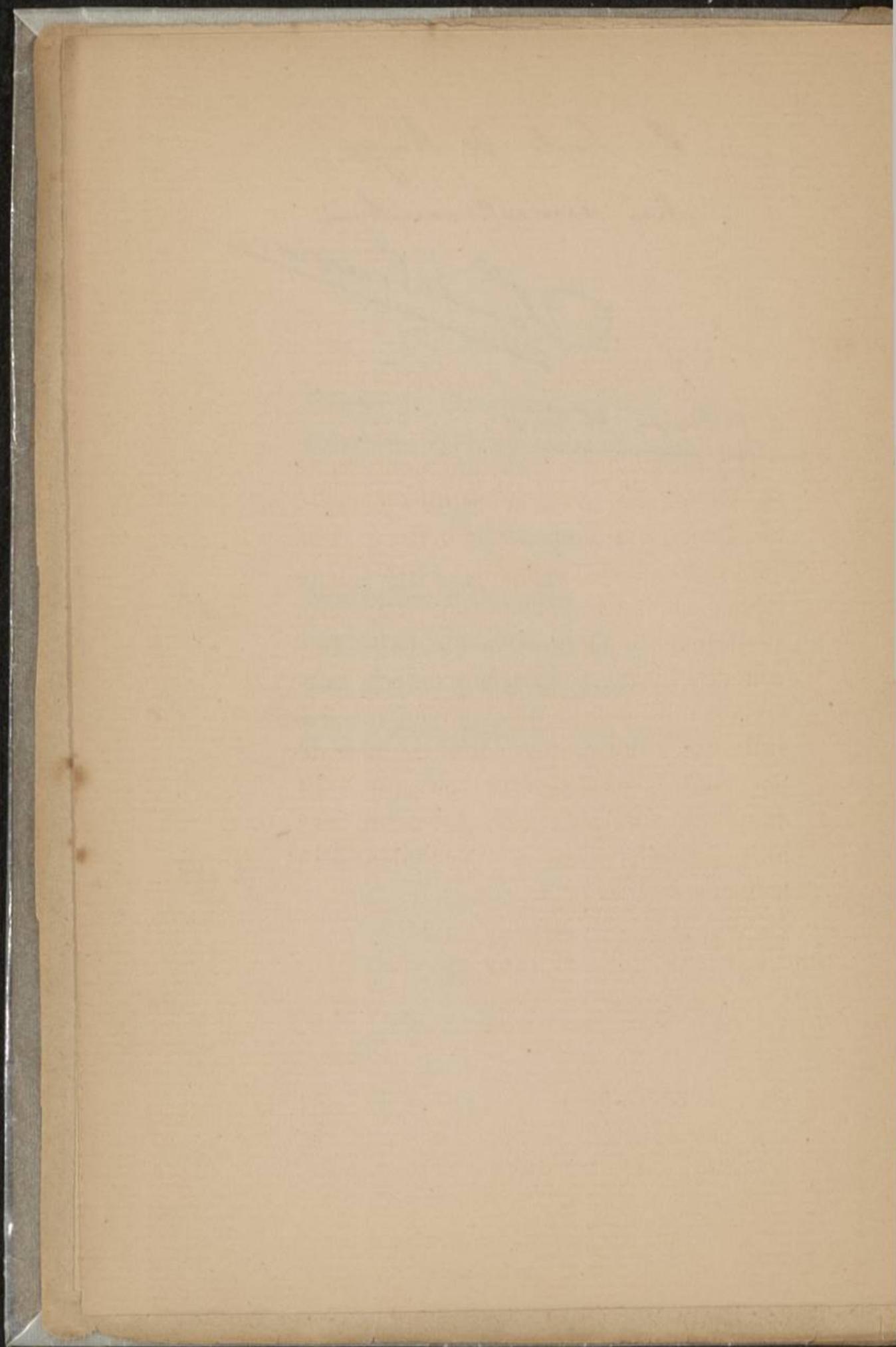
Les Vieux (pièce en trois parties).

A Emile de Arize.

très amicalement

Lambert Serron

29 Mars 1898.



A Eugène Laermans

Il y aura bientôt trois ans, nous étions en Allemagne. Avec le peintre Georges Le Brun, qui nous avait invités, nous hantâmes alors toute une partie de la Prusse rhénane. Durant huit jours, sac au dos, nous parcourûmes le pays, suivant les larges routes empierrées, gravissant des montagnes, traversant des vallons, où nous avons laissé un peu de nos pensées et de notre souvenir... Et dans cet admirable pays german, ces jolis vers de Heine me revenaient à la mémoire :

*Andre beten zur Madonne,
Andre auch zu Paul und Peter,
Ich jedoch, ich will nur beten,
Nur zu dir, du schöne Sonne.*

Le soleil de mai, en effet, en magnifiant les sites sauvages, nous séduisait tout entier et lui seul paraissait engendrer notre réjouissance et retrécir notre amitié. Nos causeries aussi, en marchant, se ressentaient, eût-on dit, du soleil ; car nous nous échauffions à discuter en pleine fagne, ou en côtoyant des cours d'eau dévalant des collines, sans nous soucier de l'heure et de l'ombre qui plusieurs fois nous surprirent loin de tout village. Une fois, tu dois t'en rappeler, nous nous étions tellement absorbés dans nos discours que nous ne savions plus bien où nous nous trouvions. Après avoir déjeuné dans une hôtellerie de Xhoffraix, nous avons gagné la Warsche, cette rivière torrentielle dont chaque détour nous ménageait d'inouïes surprises de couleurs et de lignes. Nous parlions de la philosophie dans l'art, et chacun de nous trois défendait sa thèse à haute

voix dans le grand silence tragique de cette nature étrange, s'aidant d'arguments que, l'un et l'autre, nous empruntons à nos auteurs préférés, lorsque notre imagination refusait de nous en fournir...

Le crépuscule était descendu sans que nous ayons même cru voir le soleil se cacher derrière les montagnes, et la nuit très noire s'était faite autour de nous sans que nous fussions parvenus à nous mettre d'accord. Georges Le Brun, qui cependant connaît le pays, ignorait où nous étions et c'est après bien des recherches, non sans avoir pris de vagues cîmes d'arbres pour la silhouette de quelque clocher illusoire, que nous parvînmes enfin à Sourbrodt, où, avec beaucoup de peine, nous trouvâmes une hospitalité cordiale chez des paysans accueillants.

Je n'ai pas oublié cette soirée mémorable et délicieuse. Ces pages-ci étaient

écrites depuis longtemps déjà à cette époque et lorsque je me suis décidé à les publier, après bien des scrupules toutefois, parce que je les considère plutôt comme « anecdotes » que vraiment littéraires, j'ai égréné les détails de cette excursion en pays prussien, me remémorant tout à coup, avec plus d'intensité, tout le charme de cette semaine *dépensée* à trois, comme disent les Anglais, alors que ces *Jours d'oubli* n'ont eu que ma seule âme pour compagnon de voyage...

Et c'est par antithèse, que tu me permettras, cher ami, de te les dédier.

S. P.

Lundi, 21 août 1893.

DEPUIS une heure notre train a quitté Bruxelles. Malines même disparaît peu à peu à l'horizon gris. La tour de Saint-Rombaud, très pâle, proémine encore sur le panorama de la cité épiscopale; les pignons des maisons faubouriennes dentellent çà et là le ciel brumeux. Une pluie fine, lente, caresse les vitres d'arpèges très faibles et chasse du sol des fragrances lourdes et capiteuses.

Les habitations se font rares, les bourgs

et les hameaux apparaissent distants et voilés. Les pâturages immenses, bordés de bouleaux, s'étendent à perte de vue comme de frais et riants déserts.

Parfois le train, s'engageant dans une cavée, cache l'horizon; le compartiment alors contracte la sérénité d'une chambre familière vers le crépuscule. Les paupières se baissent, le cœur se gonfle de la volupté qu'on ressent en compagnie de ceux qu'on aime, la pensée effeuille lentement notre inspiration, et l'on songe au travail, au travail réconfortant du cerveau, au charme captieux de l'art et soudain, revenu de sa rêverie, arraché de sa somnolence par l'éclat du jour qui pénètre en intrus, on se sent triste, on maudit ce train qui nous emporte bien loin, loin de notre coin intime où les ambiances ont des sourires et des caresses timides et discrètes. On quitte tout, et on s'en va seul, tout seul vers des endroits où l'on se sent plus seul encore de voir les autres paisibles et calmes.

— Et le repos! Et la tranquillité après des

mois de travail et d'études, n'est-ce point délicieux? ne faut-il point retremper notre âme dans la solitude et lui donner durant une période l'oubli de tout?

Ne plus songer à rien, devenir autre!

Il n'y a que le rêve qui, dans ce cas, puisse suppléer à ce que nous abandonnons volontairement, pour laisser mûrir la sève des fleurs prochaines de notre esprit.

Mais le rêve c'est un travail très lourd, une vie occulte où la pensée burine des marbres extraordinaires et où les prunelles s'hallucinent et se voilent de fatigue devant des étendues formidables et étranges. Ecarquiller les yeux, plus grands que de coutume, s'extasier devant tout, entendre sans percevoir!

Non, un artiste est un être sensitif, malheureux; l'insouciance est un mot pour lui incompréhensible.

Et c'est ainsi que chaque fois que je me mets en route, j'ai des appréhensions.

Tout penseur, tout artiste au sens profond, sait d'avance, lorsqu'il voyage, qu'il va souffrir.

frir, que souvent le soir dans sa chambre d'auberge ses impressions du jour rappelleront dans son cœur les jouissances du milieu qu'il a quitté.

Et pour nous les voyages, les excursions lointaines forment une chaîne de souvenirs pleins de cruautés voluptueuses qui, contrastant avec nos grandes dilections d'art, forment la trame de notre travail et la semence de nos mélancolies...

Le ciel s'est éclairci; à gauche nous laissons Puers, le village de Verhaeren. Et ce nom d'un poète superbe augmente ma nostalgie. Je me remémore nos soirées du samedi à *Saint-Pierre*, les franches causeries amicales, nos discussions d'art avec Eekhoud, Demolder, Krains, le nuage des bouffées qu'exhalent les vieilles pipes, les bonnes gens du cabaret, la vieille grand'mère du baes, tapie dans son coin, avec sa tête à la Rembrandt, parcheminée dans le demi-jour.

Nous traversons le pont de Tamise. Le train a un peu ralenti sa vitesse; je mets la tête à la portière pour contempler les loin-

tains magnifiques. En amont, la nappe liquide s'étend calme et immense, pailletée de mille pierreries que le soleil laisse choir de sa couronne d'or. Les bouquets d'arbres éloignés nous regardent impassibles et semblent nous saluer de leur cîme chenue. Lentement leur cortège se déroule en lignes capricieuses.

Et en contemplant, à gauche, la petite ville coquette avec son clocher fier, la rêverie me reprend et me berce de nouveau. C'était le dimanche 2 juillet, l'année dernière : « Nous sommes arrivés à quatre, Georges Eekhoud, Eugène Demolder, le poète des *Contes d'Yperdamme*, le peintre De Gouve de Nuncques et moi, dans l'après-dîner, — lis-je dans mon journal. Nous parcourons la ville en flânant, nous admirons les vieilles maisons curieuses, en nous arrêtant devant l'église ogivale. Toutefois nous ne la visitons pas quoique, comme un conseil occulte, mon *mémoire* indiquât : *Visitation de Notre-Dame*, à côté de sa date !.. Nous avons fait sur le fleuve une promenade superbe.

L'Escaut était placide, calme et hérissé de peu de vagues; sur les bords, voilés délicatement par une brume mauve, les roseaux très hauts se penchaient dociles sous la caresse d'un vent frais qui, en emportant la fumée violette de nos cigares, nous apportait les parfums grisants de la campagne en maturité. Les horizons sont très beaux, impressionnants; leur tableau, aux tons pâles de décors, se déroule lentement comme une féerie de couleurs harmonieuses. Les lointains se devinent vagues, chauds et rosâtres à ras des flots et vers le ciel les arbres indécis grisonnent dans la brume comme de longs cheveux d'aïeule.

Le soleil, qui bientôt se couchera, verse dans le fleuve une trainée d'or en fusion dont l'éclat fascine nos regards éblouis. La ville s'y reflète et la tour de l'église s'élance, dans l'azur incendié, comme un gros mât de navire sombré qui émergerait des flots nocturnes.

Au sud-ouest c'est Termonde — la bouche de la Dendre; — vers le nord c'est l'embou-

chure du Rupel, le fleuve triste aux rives teintées de rouge par les briqueteries.

Notre barque avance avec lenteur, car à présent nous nageons contre courant. Notre rameur est un énergique gars, hâlé et volontaire. Durant quelques minutes nous côtoyons la rive et l'aviron, en frôlant les premiers roseaux, fait lever des sarcelles et des hérons.

Demolder, qui revint d'Italie il y a quelques jours, nous raconte ses impressions de voyage. Il nous retrace les merveilles du Vatican, du Capitole, des Uffizi, les beautés de Pompéi et d'Herculanum. Il nous dit tout cela chaudement, mais sans nostalgie, sans ce feu vocal qui brûle nos paroles lorsque nous causons de nos coins aimés, de notre Brabant, de notre Campine et de nos Flandres éblouissantes et intimes. Il rapporte des souvenirs inspirés par les œuvres immortelles et incomparables de l'antiquité et de la renaissance italienne; c'est tout. Le peuple lui a déplu, la beauté proverbiale des femmes lui a paru surfaite. La nature est triviale, le

ciel insipidement bleu, toujours bleu, sans le moindre nuage recueilli amortissant son éclat aussi déplaisant que le luxe d'un parvenu. Les arbres sont rares, les plaines sans charmes, les villages peu curieux. Et les fleuves sont désespérément larges, trop larges et sans eau ! Lorsque vient l'été, les *biricchini* et les *monelle* se roulent dans l'herbe sèche qui gazonne le lit aride du joli Pô !

Tandis que Demolder nous parle, son fin regard contemple les loins, sa respiration se saccade à la vue des paysages du pays flamand, et sa main potelée rase le flot de l'Escaut, comme pour le caresser avec un dévouement filial. « Malgré les richesses des musées et des villes d'Italie, dit-il en terminant, je ne trouve rien de plus beau que nos provinces, nos campagnes prolifiques, nos paysans lourds et naïfs, nos fleuves profonds copieusement abreuvés et où se réfléchissent des cieux aussi houleurs que leurs ondes. »

Le soir, après souper, nous admirons le panorama de la ville mignonne plongée dans son manteau de silence nocturne. Du pont

de Tamise, nous écoutons la rauque barca-rolle du fleuve, dont les vaguelettes écla-boussent et assaillent les massifs supports de pierre. Le spectacle est d'une impression étrange, féerique. La cité se dessine en silhouette d'encre ; les pignons à redans des maisons vétustes, la flèche de la tour s'accusent fantômaux.

Çà et là une lumière brille encore à une fenêtre et promène des zigzags jaunes dans l'onde. Puis, petit à petit, tout s'éteint, jusqu'au feu qui cligne ainsi qu'un œil au travers des hublots des bateaux à l'ancre. Le mystère et l'ombre enveloppent le tout ; l'immensité est noire, opaque ; l'on ne sait où sont les rives du fleuve, où se perdent les mugissements de l'eau. Et l'âme se demande où commencent la lande et la campagne et l'œil vainement scrute les ténèbres séduc-trices.

Cette nuit, au lieu de dormir, j'ai rêvé les yeux plongés dans mon cœur.

Notre train roule à présent au milieu de plaines fertiles et grasses. Parfois un cheval

hennit au loin; devant la barrière des passages à niveau une paysanne, servant de garde, enroule dans ses bras la loque rouge d'un fanion d'alarme. Au loin, sur la route, un attelage s'avance et cahotte et le conducteur traîne le pas près de ses chevaux en tenant les guides.

Nous dépassons Saint-Nicolas et laissons à notre droite La Clinge, le dernier village belge. A Hulst, nous descendons pour la vérification des douaniers. Le préposé et ses brigadiers furettent çà et là et semblent insoucians. Les crochets rarement sondent les malles et les bagages; ces gabelous n'ont point du tout l'aspect rébarbatif de leurs congénères, ils paraissent bons garçons, parlent peu, ne daignent pas des regards soupçonneux à faire peur aux consciences les moins contrebandières.

Mais j'oubliais que nous sommes en Hollande, le pays de la cauteleuse urbanité, et, qui pis est, en Zélande, contrée des gens obséquieux et cupides, où chaque face calme

et placide masque une âme mendiante et avide de lucre.

Nous voici de nouveau en voiture. Le type des êtres change insensiblement. Les casquettes luisantes et les kiels bleus des rustres se font rares; le Flamand disparaît. Plus de chevelures coupées ras, de ces cheveux blonds aux teintes de blés mûrs. Les naturels qui montent dans notre compartiment portent, la plupart, la redingote ou la veste courte de drap noir; ils sont coiffés d'un chapeau de soie grossière, élevé, aux bords très étroits formant visièrre sur le devant et d'où déborde une chevelure longue et sale, fuligineuse pourrait-on dire. Elle est coupée droit sur la nuque et s'arrondit derrière l'oreille. Le cou est serré dans une épaisse cravate en satin noir que deux boutons d'or, gros comme des noisettes, retiennent sous le menton. Ces boutons font l'étonnement de tous ceux qui voyagent en Zélande, ils sont un des caractères du costume zélandais. Lorsque, dans ses excursions, on rencontre un être, avant de le dévisager, avant de lui souhaiter amica-

lement le « *goeden dag* », les yeux se reportent machinalement au-dessus du col de l'habit pour y distinguer ces deux boules brillantes, ces deux yeux jaunes toujours calmes, moins cupides et plus loyaux que les autres ! Jadis ces boutons ornaient le gilet, ils étaient en argent ; cette mode charmante a malheureusement vécu et les deux agraffes de la cravate remplacent la double rangée de diamants métalliques qui s'alignaient avec de doux éclats sur l'étoffe foncée du *waistcoat* zélandais.

J'en ai deux de ces bijoux aux boutonnières de mes manchettes ; ils ont de deux à trois centimètres de diamètre et forment une fleur bizarre et simple en filigrane d'argent. Le travail est artistique et délicat.

— Peut-être, me dis-je souvent, lorsque je les regarde, faisaient-ils l'ornement et la fierté d'un pauvre *straatmanneke* de Walcheren ou de la *Zeeuwsch-Vlaanderen*.

Ces boutons de métal précieux jouent dans la vie des habitants un grand rôle, ils leur sont un talisman, une véritable amulette.

Combien j'en vis des dépenaillés arborant avec une sorte de fierté ces deux boules de vermeil ou d'or à leurs guenilles ! Il semble que le plus pauvre tienne à montrer qu'il est *quelque chose*, qu'il n'est point si misérable qu'il le paraît.

En face de moi a pris place un jeune homme de dix-huit ans environ. Il est vêtu d'étoffe brune et coiffé d'une casquette plate et ronde d'une forme spéciale et que portent surtout les habitants de l'île de Walcheren. Ses pieds se perdent dans des sabots de bois blanc à la proue effilée. Je l'observe avec attention, tandis que ses yeux, d'un bleu archaïque, se perdent dans la campagne. Sa figure est ronde, potelée ; les oreilles rouges dessinent comme deux coquillages carminés sur les algues cendrées de sa tignasse.

Bientôt il détourne la tête, Il me semble avoir l'intention de m'adresser la parole. Sa pensée est hésitante, je le devine à son regard qui s'imprécise, à ses mains qui d'abord tranquillement étendues sur ses cuisses, se tortent maintenant avec naïveté et incertitude.

Il se concerte un instant, baisse les yeux une seconde pour les reporter ensuite vers la route poussiéreuse, où des enfants arrivent en se donnant le bras et en chantant, met une main en poche fébrilement et me dit sans me regarder :

— *Schoone kinderen, niet waar, meneer?*

— *Ja, en zeer vroolijk.*

La timidité de mon voisin a disparu. Il se retrouve à l'aise. Et, pour accélérer la conversation, il me nomme les clochers pointant à l'horizon : là-bas c'est Sint-Jan Steen et Absdale, ici c'est le hameau de Kijkuit.

En arrivant à Axel nous étions une paire d'amis, conversant en hollandais.

Le langage est moins pittoresque que le flamand, les phrases sont guindées, sans ampleur, elles ont moins de ragoût que nos patois, elles sonnent à l'oreille comme une cloche fêlée. Mais malgré ça mon nouvel ami me plaît avec ses yeux calmes et son cœur sans replis. En débarquant à Terneuzen — *Neuzen* ainsi que les gens d'ici disent pit-

toresquement — je connaissais toute son histoire.

Il était fils d'un petit paysan de Othene qui cultivait quelques hectares de terre. Son frère, engagé sur un voilier, avait péri dans le *Hont* en revenant de son premier voyage, le navire étant allé échouer sur les bancs de sable du *Hoofdplaat*. En me racontant cela, le jeune gars regardait fort loin, où peut-être bien en lui-même; ma présence l'empêcha sans doute de verser les larmes que l'exhumation de ce souvenir douloureux chassait vers ses paupières. Sa volonté sécha ses pleurs avant qu'ils eussent atteint les prunelles attristées...

A présent, il travaillait ferme, guidant les chevaux de labour attelés à la charrue, semant ou battant en grange suivant les saisons. Son père se faisait vieux et dans quelques années il deviendrait *pachter* lui-même.

Et ainsi s'écoule paisiblement la vie de ces êtres frustes et impulsifs qui peuplent les campagnes. De temps à autre une catastrophe, une seule, ou deux grandes douleurs dans

l'existence. De ces douleurs qui s'émeussent et dont la mélancolie se confond avec celle plus calme planant au-dessus des villages monotones.

Dans une vie de penseur les peines sont incessantes, continuelles, elles ont pour ainsi dire leur raison d'être; elles sont l'aliment nécessaire à son âme. Et ce sont ces peines qui rendent les jouissances célestes, trop cruelles, car elles alternent fatalement avec de cuisants chagrins.

Un omnibus fait le service entre la gare de Terneuzen et le port. Ma valise n'étant pas très lourde, je préfère parcourir le chemin à pied; mon compagnon, qui doit atteindre la ville, m'offre son aide et, prenant chacun un des portants de mon bagage, nous nous mettons en route en devisant, après avoir tourné à droite et débouché sur les quais du canal de Gand.

Nous traversons un pont jeté à gauche et pénétrons dans la ville. Enfin, je vais savoir ce que c'est qu'une cité de Zélande, je vais

pouvoir contempler et des maisons et des filles zélandaises !

Malheureusement, nous ne fîmes que traverser la ville, j'eus à peine le temps de distinguer quelques façades propres et jaunes, quelques volets d'un vert réjouissant, deux ou trois physionomies inquiètes dans l'entrebaillement des portes basses, car mon cicerone babillait comme une pie apprivoisée. On eût dit qu'à mesure que le temps de notre adieu approchait, il éprouvait de plus en plus vivement le besoin de s'ouvrir à moi, de m'emplir, pour toute la traversée, le cœur de tout son souvenir et de sa pensée.

Je m'étais bien promis de voir beaucoup, d'entendre, d'admirer Terneuzen, et — indignité ! — je ne puis retracer dans ma mémoire la moindre topographie de la cité ; le plus simple pignon citadin refuse de se profiler devant mes prunelles rêveuses, pas une face rencontrée sur mon passage dont je me souviens, pas un regard sympathique qui me poursuive encore.

Tout Terneuzen se résume pour moi en la personne de mon guide d'occasion, de ce mélancolique et calme valet de charrue, — *lorandier*, comme disent nos paysans du midi, — rencontré en voiture de troisième et dont le père cultive quelques hectares de terrain qu'il possédera, lui, quelque jour...

En arrivant à l'embarcadère, j'invitai mon compagnon à boire une pinte de bière. Il refusa poliment.

L'étonnement que me produisit ce refus amical, en ce pays d'avarice et de lucre, est encore vivace en moi. Il me serra gauchement la main que je lui tendais et me dit, après m'avoir souhaité le bon voyage, en son langage étrange, un peu saccadé par l'émotion : « Si jamais vous revenez par ici, poussez jusqu'à Othene — il indiquait à gauche, vers le chenal, un clocher distant — et demandez *vader* Van Harlem ; vous serez le bienvenu. »

Son œil d'un bleu archaïque se fixa une seconde sur moi, confiant, avec une témérité que son aspect timide ne m'eût jamais sug-

gérée; il me tira sa casquette et d'un pas lourd tourna le coin de la station pour regagner la grand'route.

Je traverse la passerelle de la *Meermin*, le paquebot qui doit me conduire à Flessingue. En attendant le départ, je m'installe dans la cabine et demande à déjeuner. Il est passé midi, et depuis huit heures du matin je ne me suis rien mis sous la dent. Un gamin m'apporte deux maigres pistolets qui recèlent des tranches pâles de fromage — de Hollande évidemment.

Je dévore ce frugal repas, que j'arrose d'une tasse de café noir; j'en ai pour un demi-florin — un franc!

Pas cher, n'est-ce pas?

L'estomac, réconcilié avec mon cerveau, mais non *farc*i, je regagne le tillac en songeant que je suis depuis quelques instants entre les mains d'affreux et sournois pirates. Désormais je me livre volontairement aux saignées inopportunes de ces chirurgiens que sont les Hollandais. De chaque sou que je sortirai de ma poche, je regretterai — mais

vainement — la moitié. Il faut se soumettre et prendre les politesses et les faux sourires pour des *gulden* ! C'est l'unique consolation au dépouillement auquel je viens m'abandonner ici.

N'y pensons plus, oublions et ouvrons le yeux pour les reporter sur la nature ambiante.

C'est la seule et virile compensation. La plus savoureuse impression pour l'âme et un dérivatif aux banales préoccupations matérielles.

Bientôt je vois arriver un prêtre qui s'engage avec grande précaution sur la passerelle aux lattes parallèles ; puis une dame entre les deux âges que je reconnais pour une Anglaise.

Lorsque le bateau lève l'ancre et que l'hélice commence ses évolutions écumeuses dans l'eau mouvementée, mes deux compagnons de voyage apparaissent sur le pont ; car nous ne sommes que trois voyageurs en notre classe, — la première — où je me suis installé jalousement dans l'espoir d'être bien

seul pour m'abandonner à la songerie et à la contemplation de la mer.

Je maugrée en voyant surgir l'abbé et la *lady*; je devine des intrus!

Elle salue le saint homme en passant à ses côtés. *Lui*, derrière ses besicles d'or, la regarde curieusement et lui souhaite le bonjour en un anglais très pur, car ce diable d'observateur, — c'est pour cacher ce vilain vice peut-être qu'il porte des lunettes! — a reconnu immédiatement, comme moi, une *daughter* de la *merry England*.

Je m'enveloppe dans mon caban, car une brise fraîche, aux fragrances salines, souffle sous la banne interceptant de chimériques rayons de soleil. Là-haut, le gros astre jaune paraît vague et diffus dans la brume, comme un œil borgne. Je me penche au-dessus des bastingages de la proue. L'éperon, que la sirène dorée de l'avant semble guider, sille le flot avec majesté; on dirait d'une mère charmante, partageant sa poitrine pour tendre à chacun de ses jumeaux un sein opulent. On croirait voir aussi un rabot inouï, dérou-

lant à chaque pas des copeaux immenses, écumeux, aux crêtes cristallines. Une lame, aux contorsions capricieuses, à gauche, une autre à droite ; à mesure que le navire raine l'eau les lames se perdent après avoir léché la carène, comme pour y déposer des baisers humides en attendant le prochain passage ; et, dans le sillage, les vaguelettes se rencontrent avec le plaisir de deux sœurs longtemps séparées, ou comme des enfants joyeux ; avec de turbulents clapotis elles disparaissent au loin, en penchant la tête comme pour nous saluer.

Je dirige un instant mes regards vers la rive distante. Neuzen a disparu déjà ; le banc même de Ellewoutsdijk — le *plaat*, disent les marins d'ici — est loin derrière nous et semble une tache d'eau plus foncée que celle du fleuve.

Mes deux voisins devisent à quelques pas. Ils semblent bons amis ; je songe involontairement à mon compagnon du matin, au fils du *vader* Van Harlem, d'Othene...

La *mistress* parle avec volubilité, c'est un

ramage de paroles discordantes. J'ai peine à me reconnaître dans les mailles de ses phrases rapides. Tout en tenant son guide sur sa poitrine, serrée dans un vieil *uppercoat* de voyage, elle conte à l'abbé ses impressions. Je n'y prête qu'une attention furtive et continue à admirer le fleuve, dont le tableau identique mais toujours sublime accapare toute ma jouissance.

Le flot a un ton de terre fraîche, avec des éclats plus chauds aux saillies des vagues. L'immensité me rappelle le calme des labours flamands. C'est ainsi qu'en contemplant de grandes étendues, des champs monochromes et chauds sous le labourage d'automne, je songe à l'océan. Ne sont-elles pas sœurs jumelles ces deux mères jalouses et immuables? L'une et l'autre ne suggèrent-elles pas le charme de l'absente?

— ...no, I don't like this stream, its water is not clear; I prefer the southern rivers with their skyblue floods, wherein the clouds are reflected like heavenly birds. This water is too yellow!

Le prêtre écarquille les yeux, tout étonné de cette sortie outrancière ponctuée par la vieille *girl*, d'une voix revêche, inapte à faire pardonner la moindre de ses paroles persifleuses. Le saint homme toujours galant — quoiqu'il me semble froissé — sourit malicieusement et répond, pour ne point garder un silence impoli ou désobligeant :

— *Do you find that, ma'am ?...*

Et pour ne pas se laisser induire en tentation de sarcasme, il fixe les yeux sur le flot mouvementé de la mer aussi indifférent que lui aux paroles oiseuses des passagers.

Nous doublons les *plaat* de Spijker assez effacés dans la marée montante. Au sud, comme un grand poisson immobile, chauffant son dos au soleil grincheux, j'aperçois le banc du Hoofdplaat. Et dans une vision cruelle et étrange m'apparaît le vaisseau désemparé où périt ce frère inconnu de mon compagnon laboureur, aux yeux d'un bleu archaïque. Je vois le bâtiment étendu sur le flanc, presque entièrement engravé dans le

sable insidieux. Plus loin, dans le flot, des corps se débattent contre l'étreinte des lames et des vagues et parmi eux je distingue un visage pâle d'adolescent, avec des yeux levés vers le ciel dans la direction de Neuzen, ou d'Othene peut-être. Et cette face éplorée et souffrante est celle, plus jeune, de mon ami. Soudain elle disparaît et un éparpillement d'écume étend sur l'onde une nappe de bulles semblables à de blancs baisers...

Je frissonne sous mon manteau. Je chasse mes pensées affligeantes et m'accoude aux bastingages. Nous approchons de Flessingue, car, au loin, à tribord, une baie large indique l'embouchure du Sloe, un bras du Hont, celui-là même qui, en se joignant au Zuidvliet, forme, avec le Veergat et la mer du Nord, la charmante île de Walcheren.

Le flot a l'aspect d'une étendue de terre ferrugineuse, chromatée, qu'un géant aurait sillonnée à grands coups de bêche. L'eau a des tons vétustes et « semble rouillée par le temps. Vieillesse d'eau qui ressemble à la vieillesse du fer, » dit si pittoresquement

Barbey d'Aurevilly dans ses *Mémoranda*.

Et en songeant à ce bel artiste, à cet aristocrate de plume et de pensée, dont la vie noble et fière égalait le talent, mes yeux, moins indulgents que ceux du prêtre, cherchent la vieille *mistress* pour lui montrer le mépris que sa réflexion déplacée de tantôt m'inspira; mais ils rencontrent la tête sérieuse et réfléchie du religieux et soudain, lancinant, le nom de l'abbé de la Croix-Jugan me vient à la mémoire et chasse ma rancune inutile.

Aussitôt les lames que le flux amène sans cesse chantent une sauvage chanson. Les vagues s'élèvent moutonneuses et retombent avec fracas; du dessous des flots paraît surgir un infernal chœur, chanté par des poitrines de démons. C'est un écho de tonnerre, des sons lointains de canonnades, des rugissements de monstres, des roulements de chariots lourds, le bruit des fers de chevaux emportés et sauvages, brisant les pavés. Et de nouveau, c'est l'inévitable rôle de l'esprit, la vague vivante et tumultueuse me suggère

une course aussi bruyante et plus terrible que la mer, celle des deux chevaux éperdus, électrisés comme la foudre, à qui leur maître *avait fait boire des épercons* et qui enragés et sanglants traversaient la campagne et les routes d'un coin du Cotentin, guidés par Néel de Néou, ce féru et éperdu d'amour ! Aussi brûlant que la lave incandescente et plus rapide que le vent, il venait se briser près de celle qu'il aimait, en se disant : « A force de me frapper, peut-être je trouverai la place de son cœur !... » Et toute la mélancolie retrouvée de ce superbe livre : *Un Prêtre marié*, m'entre dans le cœur, avec le visage calme et pâle de Calixte, cette ineffable martyre dont la vie fut une longue et magnanime souffrance...

Devant nous, un peu à tribord, l'île de Walcheren surgit du flot. Appâlie par la brume s'élevant du fleuve, qui transpire comme un grand visage fatigué, elle semble un immense radeau, immobile au milieu de la mer tempétueuse. Et, en contemplant Walcheren de loin, je m'attends, à chaque

seconde, à la voir disparaître à l'exemple d'une incomparable fantasmagorie.

Ne surgit-elle pas d'ailleurs avec un imprévu de féerie? Ses terres n'apparurent-elles pas lentement, se profilant sur la mer comme si l'élément, après avoir été violé par un colosse, eût vu ses flancs s'élargir et enfanter un immense être pâle et rachitique, à la poitrine visqueuse et molle, que seuls la caresse des siècles bienfaiteurs et les soins infatigables de l'homme, épris de ce monstre malingre, devaient sauver du néant et ravir à des convulsions continuelles?

Trois grands fleuves arrosent la Hollande : le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Vers une époque, qu'il est impossible de déterminer, le limon que ces trois fleuves charriaient se déposa, à leurs embouchures, parmi des bancs de sable étendus que les marées submergiaient sans cesse.

De longs siècles s'écoulèrent et transformèrent les bancs en marais immenses parsemé d'alluvions où bientôt une végétation rare s'éleva. Puis une longue période s'écoule

encore, les marais existent toujours mais alternent avec des forêts de hauts arbres qui poussent à plaisir dans le sol gras et prolifique. Çà et là, des bas-fonds et des lagunes recèlent l'eau boueuse et jaunâtre du dernier flux.

Ce fut désormais un district dont les plus grandes étendues se trouvaient sous le niveau des marées hautes et par conséquent sujettes aux débordements continuels des fleuves et aux fatales inondations de la mer.

C'est l'archipel ainsi formé aux embouchures de l'Escaut qui, à travers les âges, engendra les îles de Walcheren, de Noord et Zuidbeveland (Terres tremblantes), de Tholen, de Sint-Philipsland, de Duiveland (Terre du Diable, disent certains), et de Schouwen. Ces terres marécageuses étaient inconnues des Romains; pendant leurs invasions plusieurs de nos tribus, assaillies, s'y réfugièrent.

Les fréquentes inondations du fleuve, lorsque la mer déchaînée repoussait impitoyablement son courant, rendaient les îles

presqu'inhabitables. Ici, obligée de se retrancher contre l'envahisseur, préférant la liberté dans cet endroit peu commode à la soumission et à l'esclavage sur un sol moins détrempe et plus clément, s'établit une race de misérables ichthyophages. Sur ce territoire mi-submergé, au-dessus d'un sol presque fluide, des hommes élevèrent des abris, des huttes lacustres, à l'égal des castors.

Ce fut là, peut-être, l'embryon de la future société zélandaise. — Zélande ou Zeeland, Terre de la mer.

Plus tard la même race soumit l'Océan et les fleuves et, en s'en rendant maître, les obligea à fertiliser la terre même sur laquelle les éléments espéraient garder à jamais leur empire. Des canaux d'irrigation, des artères nombreuses parcouraient le pays et arrosaient cette contrée, dépouillée de tous ses droits par la nature marâtre et qui semblait devoir toujours rester seule et pitoyable.

Et cette région, exilée de l'océan et de la terre comme une fille mauvaise chassée du milieu familial, parvint, par sa volonté et un

héroïsme désespéré, à ravir à ces deux domaines indignes leurs plus riches trésors. Car est-il aujourd'hui sol plus prolifique et plus fertile que celui de la Zélande ; le monde eut-il des marins, des hommes de mer plus rudes, plus vaillants et plus endurcis que ceux des côtes hollandaises ?

« Cette race, — dit Motley, dans *The Rise of the Dutch Republic*, — engagée de génération en génération dans un continuel conflit avec les éléments déchainés, se préparait inconsciemment pour la grande lutte contre le despotisme plus sauvage encore de l'homme. »

Quelle bravoure et quel courage ne déployèrent-ils pas en effet durant les guerres de religion du xvi^{me} siècle ? Cette incomparable énergie eût manqué à tout autre peuple. Les Hollandais du siècle du Taciturne luttèrent contre la domination et pour leur liberté de conscience, avec la volonté qu'ils eussent mise à détourner un courant ou à contrecarrer une inondation fatale.

Les îles furent ceintes par la nature d'une

ligne de forêts compactes. Le sable et le limon des marées étaient chassés entre les troncs larges et résistants; ces couches superposées formèrent des espèces de digues qui tinrent les terres à l'abri, cachées pour ainsi dire dans des vallons très étendus. Tous les Pays-Bas se trouvent presque sous le niveau de la mer, de là l'étymologie de leur nom.

Le flot ainsi dompté, on put cultiver le sol. Et, tandis qu'on le faisait produire, qu'on l'accolait au génie des habitants, on perfectionnait les digues naturelles et on renforçait les endroits les plus exposés à l'océan, car on avait peu confiance en cet ennemi souvent calme et enjoleur.

Et le Hollandais primitif s'initia ainsi, comme prix de sa liberté, à la vie de vaillance et de persévérance qui furent toujours, à travers les âges, le grand caractère de son existence et signèrent toutes les œuvres de son immortel génie.

On ignore quels furent les habitants aborigènes des îles de la Zélande. La majorité de

la population de la Gaule belge était celtique.

Arrêtés par l'océan, dans leur mouvement vers l'ouest, les Celtes refluèrent vers le nord et s'incorporèrent aux tribus de leur propre race qu'ils avaient laissées derrière eux. Les Belges cependant étaient de toutes façons supérieurs à leurs consanguins. Les plus élémentaires livres d'histoire nous disent que César les appela lui-même « les plus braves des Gaulois », titre qu'ils durent à l'énergie indomptable qui les distingua dans les luttes contre les envahisseurs romains.

Cette énergie est attribuée au sang german qui s'était mêlé au leur, car plusieurs grandes tribus de la Germanie avaient traversé le Rhin et s'étaient établies ici.

La contrée était habitée par une race celtique, mais les Teutons, ayant investi nos frontières, se confondirent avec les premiers habitants.

Hollandais et Belges sont donc de la même famille; si ces deux races jumelles n'ont plus aujourd'hui que peu de

ressemblance et d'analogie, ce revirement est dû à des cataclysmes historiques et notamment aux profondes discordes religieuses. Si ces différends n'avaient point surgi, si les deux peuples s'étaient soutenus comme deux frères, en mêlant leur sang davantage et en confondant leurs mœurs, ils auraient formé une des races les plus puissantes et les plus homogènes du monde, car peu de peuples furent dotés par la nature comme les Belgo-Germains.

Tandis que le Belge d'aujourd'hui a gardé certaines affinités avec ses ancêtres, le Hollandais rappelle peu les siens. Le Flamand possède toujours — non aussi intense évidemment, mais flagrante — la bravoure des anciens Celtes. Il est hardi, enthousiaste, exubérant. Le Hollandais est concentré, plus matériel, peu capable d'altruisme. Il est devenu trafiquant, plus politique que courageux; sa politesse obséquieuse dissimule ses préoccupations vénales.

Oh! ce sourire stéréotypé du Zélandais!
Le peuple des Pays-Bas est essentielle-

ment commerçant. En dehors des questions mercantiles, il se trouve gauche. Aussi le progrès des arts et de la science est-il nul chez nos voisins. La peinture y est pour ainsi dire morte, les lettres sont loin de fleurir, si elles fleurirent jamais. Et lorsqu'un littérateur de réel talent, un être génial comme Multatuli surgit parmi eux, au lieu de l'admirer, d'apporter par leur sympathie un peu de consolation à ce barde de la bonté et de la souffrance, on semble l'ignorer volontairement, on nie sa valeur, on le ravale au niveau des écrivassiers sans talent. Et si, aujourd'hui, bon nombre de bourgeois lisent les œuvres de l'ancien fonctionnaire, c'est qu'on y parle de plantations et des colonies. Mais n'allez point leur demander les pages où vibre le cœur de l'artiste, celles-là on les brûle avec enthousiasme.

En Hollande il n'y a pas, à proprement parler, de mouvement jeune dans toute la nation, ce mouvement qui se répand et s'accroît comme une épidémie bienfaisante dans tous les pays septentrionaux.

S'ils écrivent — ces jeunes gens, imbus des conventions séculaires que jalousement leur ont léguées leurs aïeux, notables marchands de cafés ou de denrées — ce n'est que le snobisme qui les guide. Paris seul les inspire ; et ils croient faire œuvre valable en copiant certains écrivains décadents et des plus excentriques. Ils se mettent à la remorque de toueurs qui ont à peine la force d'avancer seuls. A quoi ressemblent ces plagiat, après avoir été passés au crible de leur pensée ignorante et commerciale?... Pourquoi ne pas rechercher la sève de leur art dans leurs propres ambiances et dans leur vie? Il est vrai que si la vocation était sincère, nous n'aurions même pas à faire ces réflexions. L'art serait original et véritable, comme celui des nôtres qui se plaisent dans la hantise de mœurs et de héros vraiment adéquats à leur rêve et à leurs conceptions : les mœurs et les êtres de leur contrée patriale.

Le Hollandais est tolérant, essentiellement passif. Une loi, selon lui, est éternelle et sa-

crée, une organisation inébranlable. Ce qui existe existera toujours; à quoi bon changer, élaborer, construire du nouveau? Plus on change d'ailleurs et plus c'est la même chose!

Middelbourg donne un exemple flagrant de cet esprit d'immutabilité. En 1795, sous le Directoire, une association fut fondée pour tenter de repousser les envahisseurs français. N'y parvenant pas, elle s'efforça de faire une propagande anti-républicaine parmi les Zélandais. Cette société, *De Vergenoeging*, devint célèbre et joua un rôle politique considérable à la fin du siècle dernier. La Zélande de nouveau libre, le groupe des patriotes devint chose morte, autant que la propagande qu'elle eût pu faire encore. Et pourtant aujourd'hui, après cent ans, l'association existe toujours, possède de nombreux membres, — tous les gros bourgeois de la cité — qui ignorent, la plupart, comment fut fondé *De Vergenoeging*, — en français, *La Satisfaction!* — et quel est son but moderne.

Et, comme souvenir des années terribles,

on conserve précieusement le bonnet phrygien qui ornait la hampe du drapeau surmontant l'arbre de la liberté autour duquel les révolutionnaires dansaient la *Carmagnole* à leur arrivée à Middelbourg.

Peut-on être plus naïf et plus routinier !

Nous arrivons au port. Quelques manœuvres soulignées de cris de commandements et du ronronnement de l'hélice qui évolue avec lenteur. Me voilà enfin sur le quai. Je traverse un grand hangar plein de marchandises et où quelques hommes travaillent sans bruit, muets. Durant dix minutes encore je parcours des entrepôts, des quais, des hangars.

Quel labyrinthe, on s'y perdrait !

Il me faut revenir sur mes pas. Et pas une âme auprès de qui me renseigner. Bientôt j'aperçois deux gamins d'une quinzaine d'années. Dès qu'ils m'eurent vu ils m'assaillirent comme une proie. Ils s'arrachèrent ma valise. Je permis au plus jeune de la porter jusqu'à l'embarcadère du tram de Middelbourg. J'étais donc sauvé, je n'avais

qu'à suivre mon guide. Nous prîmes une route bordée de hautes haies et plantée d'arbres feuillus; puis nous arrivâmes à un long canal — *de vaart van Veere*, me dit le gamin — où nous fûmes obligés de stopper, car le pont livrait passage à une file de grands bateaux, que touait un steamer à roues.

Le porteur s'assit sur ma valise et se mit à suivre d'un regard effronté les bâtiments sillant l'eau du canal. Parfois il me dévisageait, sans timidité et — avec les deux boutons d'or de sa cravate — il me semblait que quatre yeux se fixaient sur moi...

Je m'installe dans mon compartiment. Je vois le gamin qui regagne le port. Il semble joyeux; ne lui ai-je pas donné deux *dubbeltjes*, — quatre sous d'argent?

Le tram roule avec un tapage infernal, et cependant il ne va pas vite. La voie ferrée s'étend à gauche du canal, sur une pittoresque chaussée. La ligne est séparée de l'autre moitié de la route par une double rangée de beaux arbres, aux branches multiples, et qui

déroulent comme un transparent rideau de verdure jusqu'à la cité. Et à quelques mètres de ce rideau naturel des maisonnettes coquettes s'espacent, voilées et pour ainsi dire attendries.

Les portes et les volets verts s'harmonisent avec les façades claires et les toits d'ardoises.

Derrière les paravents de mousseline verte, aux formes élégantes, se meuvent des tailles robustes de ménagères et se discernent parfois des visages charmants, aux pommettes rouges et encadrés de bonnets en dentelles qui de loin ressemblent à de grands papillons tranquilles. Souvent, au-dessus de l'écran, deux yeux plus inquisiteurs dévisagent le passant et lui adressent un provoquant sourire.

En Zélande, trois choses frappent le voyageur : les écrans dont je viens de parler, les soldats et les pompes. Des pompes, on en rencontre partout, sous toutes les formes ; parfois c'est une simple borne, puis une fontaine élégante, d'autres fois une colonne de pierre bleue aux bras immenses où des gamins se suspendent en grappe.

On y rive des plaques prévenant les habitants de l'état de l'eau. Des *onrijn* et des *drinkbaer* s'étaient partout.

Les soldats, ce qu'ils sont drôles avec leurs uniformes bleus aux galons et passepoils oranges et leur bonnet à « floche », comme dirait un *ketje* de Bruxelles ! Ils ont l'air de grands enfants, poupards ; l'allure est incertaine, timide. La face est ronde, presque écarlate, les yeux indéfinis. Et les bras balants, les jambes raides, le pas saccadé, ils déambulent dans les rues étroites, souriant aux jolies servantes et soulignant chaque sourire d'une rougeur momentanée.

Ne résumant-elles pas toute la vie intime, ces trois choses : ce soldat qui rêve à sa promesse et qui emplit les rues du bruit monotone de ses souliers ferrés ; ces paravents discrets derrière lesquels se déroule le tableau journalier de la vie paisible ; ces fontaines pittoresques où les jolies filles vont puiser de l'eau, et qui sont comme des confidentes muettes de leurs actes et de leurs songeries ?

Un coup de sifflet strident m'annonce que nous arrivons à Middelbourg. Le tram s'arrête au milieu de la place, en face du charmant et délicat hôtel de ville.

On m'avait indiqué, à côté de celui-ci même, au coin du *Vlas Markt*, un hôtel confortable, le *Sint-Joris*. J'y retiens une chambre et y dépose ma valise. Me voilà enfin allégé d'un fardeau bien désagréable; rien, en voyage, n'est plus incommode que des bagages; ah! si on pouvait s'en aller muni de son seul cœur et de sa pensée! Les beaux jours, même, on dormirait à la belle étoile, sous les mille yeux discrets des cieus qui n'iraient point vous dénoncer en vagabondage...

Middelbourg est la capitale de la Zélande et sa plus vieille ville. Son histoire est attachante. C'est elle qui, parmi toutes les cités hollandaises, obtint les premières chartes et les premiers privilèges accordant son autonomie. Vers 760, l'ermite anglo-saxon Willibrod y prêchait l'évangile et, en démolissant dans l'île entière les images de Wotan, y

anéantit le paganisme. En 787, Middlebourg devait être déjà une localité importante, car un document des Etats-Généraux, daté de cette époque, déclare qu'ils y siégeaient régulièrement.

Le premier souverain de Walcheren fut Dirck I^{er}, à qui Charles-le-Simple présenta, par lettres patentes, tout le territoire de la Hollande, en 922.

Au XII^{me} siècle, Middelbourg était un gros village et appartenait, avec toute la Zélande, aux seigneurs de Borssele. Ceux-ci agrandirent la cité et lui donnèrent sa première enceinte.

Un siècle après, l'île est en pleine prospérité. Veere, Flessingue existent et forment d'importantes villes, ayant une organisation complète. Middelbourg est administrée par un bourgmestre et des échevins. Des guildes et des serments se fondent, le commerce y est florissant, des monuments superbes s'élèvent, l'*Abbaye* est construite et prouve le besoin de s'élever et le goût d'art de ce peuple à peine adulte.

Pour donner plus d'essor à la prospérité naissante de la ville, le comte Willem 1^{er} de Hollande et la comtesse Joanna de Flandres, les deux propriétaires de l'île, lui accordent des privilèges étendus contenus dans une charte datée de 1217. Désormais les habitants possèdent plus de libertés que n'importe quelle autre cité de Hollande. « Aucun Middelbourgeois — dit entr'autres la *Keur* antique — ne pourra être arrêté ou gardé prisonnier à l'intérieur des Flandres ou de Hollande, excepté pour crime. »

Désormais Walcheren devient puissante. Des artistes et des guerriers s'y révèlent et célèbrent leur patrie. Des sculpteurs flamands s'y installent, des architectes belges s'y établissent et couvrent de monuments le sol des villes nouvelles. Durant près de quatre siècles, Walcheren représente un véritable foyer d'art. Et tandis que dans l'île les cerveaux engendrent des œuvres, favorisent l'industrie, construisent et inventent, des marins valeureux et nobles se rendent maîtres de la mer, affrontent les flottes et la puis-

sance d'Edouard. Le pavillon zélandais se fait respecter et craindre jusque dans la Méditerranée...

Là, devant moi, le *Stadhuis* ou *Gemeentehuis* se profile resplendissant. Le soleil d'août l'incendie et le voile d'or. Et je me souviens — toujours ces comparaisons, cette correspondance swedentborgienne — de la chasse du Saint-Sang de Bruges que, il y a quatre ans, je vis avec des yeux de rêve dans la chapelle qui lui sert d'habitable. L'hôtel de ville de Middelbourg est délicat et riche à l'égal de cette chasse de métal éclatant. Aujourd'hui, nimbé de soleil, il est d'or aussi. Ses niches gothiques, abritant des seigneurs de pierre, ses pinacles ajourés, avec leur balcons aux rinceaux flamboyants, ses bretèques élégantes, ses ogives aux lobes capricieux, couronnant les meneaux rigides; le perron coquet, le pignon qui s'élève à gauche et dont le gable est chargé de tourelles fines comme des aiguilles, sont travaillés à l'exemple de délicates et ferventes ciselures.

Les vitraux qui scintillent sous la caresse

d'une vivace lumière resplendissent comme les pierreries inestimables enchâssées dans le trésor de Bruges. Ce sont des rubis cruels, des émeraudes aux tons de mer paisible, des saphirs qui reflètent le ciel, des topazes aux éclats de soieries exotiques. Et la tour dentelée, dont les arcs semblent sur le ciel clair des paupières mi-baissées, se dresse fière et prête à prendre son essor vers des contrées encore plus paisibles.

Entrons dans l'hôtel de ville. D'emblée l'admiration est plus calme et plus intime que celle ressentie en présence de monuments grandioses comme ceux de Belgique. Le cœur est plutôt agréablement chatouillé qu'oppressé en pénétrant sous les voûtes ogivales, aux colonnes supportant des chapiteaux amoureusement fouillés.

On se trouve diminué soi-même sous ces arcades d'une élégance presque féminine. Et l'ensemble forme un bijou si mignon et si délicat que ses proportions paraissent un peu mesquines dans l'immense écrin bleu du ciel.

Je prends la *Lange Noord-straat*, à droite

de l'hôtel de ville. Je marche au milieu du pavé, non que les rues zélandaises soient dépourvues de trottoirs, il y en a comme partout, comme à Bruxelles, comme à Molenbeek, seulement on ne marche pas dessus, on ne les salit pas! Les trottoirs, de pierres bleues ou de briques écarlates, représentent — trottoirs honoraires — les certificats ou les diplômes de propreté des riverains. On dirait que les ménagères éprouvent le besoin de révéler, même au passant du dehors, leur renom de propreté. Et pour que les chaussures boueuses, ou même poussiéreuses ne déshonorent point ces trottoirs, on sépare les demeures par des grilles de fer d'un travail admirable et qui sont autant d'œuvres d'art. Oh! ces forgerons des *xvi^{me}*, *xvii^{me}* et *xviii^{me}* siècles, avec quelle ferveur ils travaillaient le métal noir, de quelle pensée ils imprégnaient les volutes et les brindilles capricieuses qui sortaient de leurs mains rudes mais si bien disciplinées à la noblesse de leurs conceptions!...

J'achète des cigares, des cigares à un sou.

J'en aurais acheté de plus chers qu'ils n'auraient pas été meilleurs ! On ne peut dire que la saveur soit désagréable, puisque cette saveur n'existe pas... Aussi, les fumai-je machinalement, à grandes bouffées et en regardant les jolies maisons et les belles filles-fantômes derrière les écrans des fenêtres basses.

Au coin d'une ruelle calme m'attend un singulier spectacle : une ligne de quinze à vingt vieillards accroupis — hommes et femmes — barre la voie. Je m'approche et m'étonne : à l'aide d'une serpette ils enlèvent, avec une lenteur méthodique, l'herbe qui pousse entre les pavés. — En Zélande certaines rues sont comme des prairies ! L'œil y cherche parfois du bétail ! Les bras se meuvent machinalement, on dirait qu'ils ont peur d'aller trop vite. *Arracheurs d'herbes !* Quel étrange métier. A coup sûr ce n'est pas une sinécure à Middelbourg. Le travail ne manque pas. Mais pourquoi y employer des vieillards ? Question que je n'ai pas encore résolue. Le plus jeune de ces besoigneux a au

moins dépassé la soixantaine. Toutes ces têtes blanches penchées vers le sol suggèrent un parterre de grandes pâquerettes aux corolles tremblantes. Lorsqu'une rangée de pavés est dépouillée de son cadre de verdure rabougrie, les travailleurs, avec des allures d'automates, reculent de deux décimètres et déplacent la selle de bois qui leur sert de siège. Puis, de la même allure, chacun entame sa pierre.

Je contourne le Palais de Justice, et une vieille demeure de style Renaissance, construite en 1620, qui fut jadis un cabaret, ainsi que l'apprend encore l'inscription qu'on lit sur la porte vétuste : *Dit ist de Brouwerij van de drije Tonnekens* (ceci est la Brasserie des trois Tonnelets).

A un nouveau coin de rue les larges et disparates bâtiments de l'Abbaye se trouvent devant moi. Je m'engage sous une antique et vaste voûte gothique, aux archivoltes sévères et aux amorces déchiquetées. L'esprit soudain se sature de souvenirs lorsqu'on se

trouve dans la grande cour transformée en un parc où s'élèvent des arbres séculaires.

Ici c'est un bâtiment rigide d'un gothique primaire aux ogives en lancette ; là c'est un fragment de construction Renaissance aux détails harmonieux. A droite se dresse fièrement la tour octogone du *Lange Fan* avec sa flèche en couronne dont les fleurons s'ornent de grosses perles blanches. Dans le campanile s'abritent quarante et une cloches dont le chœur joyeux épand ses notes une à une dans le silence recueilli.

La Hollande, comme la Flandre et le Brabant, est le pays des cloches. Le bronze hollandais jouit partout d'un renom aussi pur que ses échos. La plupart des anciens carillons étrangers furent coulés en Flandre ou dans les Pays-Bas. Durant près de quatre siècles même — de 1368 à 1757 — la Hollande fut la pourvoyeuse de cloches du Danemark. Dans toutes les grandes villes danoises l'air est imprégné des mélodies métalliques du bronze hollandais.

La plus vieille cloche danoise est le trésor de l'église de Sœby, un hâvre mignon de deux à trois mille âmes à peine, situé à la pointe extrême du Jutland, sur le Cattegat. C'est une réelle œuvre d'art, ornée de volutes et de sujets ciselés en relief; elle porte des inscriptions latines et hollandaises avec la date de 1368. Le fondeur était descendant d'une de nos plus antiques familles flamandes, Daniel van Cortrijk. Les fondeurs possédaient de grands privilèges et la plus haute considération; parmi eux on ne rencontre que nobles; à part deux ou trois bourgeois considérables, tous portaient la particule avec honneur. Les gentilshommes-fondeurs.

C'était de l'art et du bel art que de confectionner ces admirables cloches et plusieurs y déployèrent un talent incomparable. Parmi ces derniers, citons les frères Gérard et Arnoldus van Wou, dont trois cloches, datées du commencement du xvi^{me} siècle, tintent encore en Danemark aujourd'hui. La plus jeune cloche danoise illustre, datée

de l'année 1757, appartient à l'église de Skjorping; elle est l'œuvre de Pieter Seest, d'Amsterdam. Une autre, de 1652, se trouve à Herfolge et est due à un fondeur middelbourgeois, Claus van Dam, parent du célèbre mariniste Antoine van Dam — un autre enfant de la capitale zélandaise — qui est l'auteur du curieux travail : l'*Armorial des Bourgmestres de Middelbourg*, paru en 1741.

Pour parler des cloches que compte encore la Hollande, citons la plus ancienne d'entre elles. C'est la tour de Drempt qui la possèda toujours; elle ralliait à ses appels les fidèles des communes de Hummeloo et de Keppel. Cette cloche, assurent les savants, date du temps de Charlemagne. Le musée d'antiquités d'Amsterdam l'a récemment acquise...

Dans cette Abbaye tous les styles se rencontrent, le roman avec ses plein-cintres et ses colonnes lourdes, bien assises; le gothique avec ses trois époques bien distinctes : le primitif, le rayonnant et le flamboyant, chaque période ogivale ouvrant ses arcs

davantage à mesure qu'elle approche des temps de la Renaissance. Et l'harmonie des bâtiments est heureuse et singulière, d'une imposante mélancolie.

Çà et là, sous de vieux ormes, sont quelques bancs où jouent des gamins. Plus loin, une vieille femme, plongée dans de douces réflexions, cache sa figure sous un bonnet d'osier. Les enfants emplissent la cour d'un bruit de rires et de chansons. Ils ne s'effarouchent pas de mon approche, ils se contentent de me regarder drôlement, la bouche souriante. Je passe devant eux, et à quelques pas je les ai oubliés déjà, lorsque je les entends accourir. Une des petites fillettes se campe devant moi et me demande l'heure d'une voix musicale aux cajoleuses intonations. Je tire ma montre et satisfais à son naïf désir. Est-ce un signal? Mais soudain toute cette marmaille m'entourne, en me harcelant, et se met à crier : — *Heb he geene cente, meneere, heb he geene cente?*

L'étonnement me fait stopper. Tour à tour

mes regards se transportent sur les fillettes et sur les garçons. Si ces mioches eussent été en haillons je ne me serais point étonné; mais ces gais enfants sont proprement vêtus, arborent des casquettes de soie, des bonnets de fine dentelle, des boutons, des boucles et des plaques d'or.

Ecœuré par cette précocité usurière, je leur distribue quelques *cents*, en ponctuant cette aumône d'un « *Ja wel* » désabusé. Puis tous s'encourent, les petites filles en balançant leur jupes longues, les garçonnetts en élevant leurs coiffures...

Il y a plusieurs heures qu'en passant devant une caserne, j'entendis sonner « à la soupe ». Trêve aux rêveries et flânes, soyons matériel, soyons aussi Hollandais que possible! L'hôtel des *Nieuwe Doelen*! Table d'hôte à cinq heures, voilà mon affaire; car les cinq coups viennent de sonner au clocher de l'hôtel de ville. Attablé dans la vaste et silencieuse salle, je n'ai qu'un compagnon de table, un gros monsieur, sanguin, très en

appétit et qui fait des provisions de force.

Malgré mes fringales, je ne mange pas beaucoup, mais aussi quelle cuisine ! Je me rappelle ce qu'un de mes amis, retour de Hollande, me disait : « Il est miraculeux, mais je n'ai jamais pu comprendre comment ces singulières gens parviennent à déshonorer et à rendre insipides les plus belles viandes de la terre. »

Au dessert, en causant avec mon imposant voisin, je me plais à manger quelques fruits délicieux... car les Hollandais n'y sont pour rien.

Mon commensal m'engage à prendre le café et, en le sirotant, nous engageons une conversation plus suivie. Un fin cigare nous enveloppe de sa fumée bleue. Le gros monsieur est Frison, la rosette du Lion Néerlandais fleurit sa boutonnière ; il a cette politesse cosmopolitaine, un peu « Dictionnaire de la conversation », un peu « Guide Baedeker » des riches bourgeois qui ont beaucoup voyagé.

Nous jabotons durant une heure ; il me parle de Bruxelles, qu'il connaît fort bien et qu'il adore ; de Paris, de Vienne et d'un grand nombre de cités considérables qu'il a visitées.

Ce Frison est un peu dilletante, il est surtout amateur de théâtre. Aucun opéra célèbre ne lui est inconnu, il les a vu représenter sur les plus grandes scènes du monde. Et, avec une admiration assez grosse, il m'entretient de Wagner, de Gluck et d'autres maîtres encore.

Vers six heures et demie, mon Frison me quitte pour se rendre, par omnibus, à Domburg, la rustique et intime cité balnéaire, située à deux lieues de Middelbourg.

Je me perds dans la ville, badaudant, regardant et observant à l'aise. Le crépuscule choit lentement et enveloppe la ville d'un manteau de silence. Durant de longues minutes je reste attablé dans le jardin d'un antique cabaret — *vergunning*, disent ceux d'ici — hors de l'enceinte, près de la route

de Domburg. Le soleil couchant inonde l'air et les ambiances de reflets et de poudres d'or. Puis doucement l'astre disparaît en emportant l'éclat de ses pierreries. Et l'ombre prend possession de la nature et des perspectives...

Je reviens dans la cité en longeant les canaux endormis.

Il est environ huit heures et demie. Je m'installe à la terrasse d'un café allemand de la *Lange Delft*, une rue assez large qui indique, paraît-il, la limite de l'ancien bourg, berceau de la ville. La soirée est captivante. un vent frais promène dans l'air des parfums de fleurs champêtres, et, en dégustant un savoureux verre de munich, je suis la théorie des magasins qui s'éclairent de lumières équivoques et tremblotantes. Seuls les cafés s'illuminent moins chichement.

Dans la rue et sur le *voetstap*, de nombreux groupes défilent en devisant. Le *voetstap* est une espèce de trottoir ayant le même niveau que le pavé, mais il est de briques rouges.

Il n'existe que dans les rues mouvementées et larges pour permettre aux piétons de ne pas trop se faire écraser et aussi pour marcher plus aisément, car le pavage ordinaire est souvent déplorable.

J'observe la foule attentivement. Des militaires passent; des servantes, des bourgeois, la tête prise dans des plaques d'or, qui étincellent sous le reflet des lampes voisines. Puis des bandes de rustauds, aux boucles d'oreilles d'argent, aux sabots lourds. Tout ce monde est joyeux, rit, cause à haute voix. Les filles arrêtent des sourires effrontés sur les consommateurs de la terrasse, les gars, plus sérieux, avancent, les mains serrées sur le dos.

Je remarque que ce monde gai et réjouissant se dirige tout du même côté. J'emboîte le pas à ces promeneurs.

J'eus bien vite le mot de l'énigme, en arrivant à la Grand'Place. Plusieurs centaines de personnes se pressaient devant l'hôtel de ville, où, dans la salle du premier étage, une

fanfare jouait des marches et des pas redoublés!

Le bruit de la musique brise un peu le silence dans lequel mon cœur était plongé. Me tenant à l'écart du gros des auditeurs, j'observe les types et les dévisage un peu distrait.

Devant moi arrive une Zélandaise d'une vingtaine d'années; une fillette l'accompagne. Elles s'arrêtent sous une lanterne, à ma gauche. Mon vêtement peu national les a frappées, je suppose, car elles me regardent curieusement, une curiosité non désagréable émaillée d'éclats de rire.

Point de filles dans l'univers paraissent plus timides et plus innocentes que les Zélandaises et — j'en eus le soir même la certitude — je crois que dans peu de contrées elles soient aussi franches et aussi accommodantes. Elles sont curieuses jusqu'à la perversité et, si l'on peut dire, d'une sensualité naïve.

Les deux Zélandaises passent et repassent

plusieurs fois à côté de moi, sans me quitter du regard; l'aînée a de grands yeux noirs, dont je fixe sans cesse les prunelles, et une bouche qui s'entr'ouvre comme pour appeler des baisers. Son bonnet de dentelle ramène deux ailes légères sur ses joues roses et les tamise d'une ombre discrète. Ses cheveux sombres — elles sont fort rares les Hollandaises à la chevelure foncée — légèrement ondulés, laissent échapper sur le front quelques boucles capricieuses et folles. Deux tire-bouchons d'or se déroulent sur les tempes, mêlant leur éclat à la blancheur des guipures. Et la physionomie a un caractère charmant, délicieux, qui m'encourage à faire la connaissance de cette belle fille.

Comme je souris — c'eût été un péché que de rester froid et impassible devant ces transparentes invites — elle vient se planter à deux pas de moi. Et poliment, le cœur et la tempe me battant un peu, je lui adresse la parole.

Tout de suite nous sommes à l'aise. L'en-

fant qui l'accompagne ne dit rien, elle se contente de me regarder d'un air espiègle. A ma première phrase, mon amie me demande si je suis Frison; toutefois cette question me flatte, elle ne me défrise pas, — pardon! — au contraire. Diable, aurais-je déjà contracté l'accent de mon compagnon de table? Je lui avoue que je suis Bruxellois, ce qui fait son étonnement.

Et, tandis que la musique là-haut retentit, nous flirtons, de plus en plus enchantés l'un de l'autre. Elle m'entretient d'abord de la fanfare, de la vie middelbourgeoise, du peu de plaisir que procure ce chef-lieu. Le besoin de distractions forme le leitmotive de ses confidences, elle y revient sans cesse. Et les rayons séducteurs de ses grands yeux sombres soulignent encore ce désir d'amusement et de récréation.

Middelbourg s'enorgueillit d'une Société de musique. Songez donc, c'est la seule de l'île. Les orphéonistes répètent chaque lundi dans la salle du premier étage de l'hôtel de

ville. Ce jour-là, tous les habitants ont l'air à la danse. Le jeudi, me dit mon amie, la fanfare donne un concert au *Schuttershof* — le jardin des arbalétriers.

C'est le *Waux-Hall* de Middelbourg!

Vers dix heures la musique cesse. Le monde s'écoule lentement. La fillette, accompagnant ma voisine, nous quitte pour regagner une maison de la place où habitent ses parents.

J'invite Alida-Natalia — ma compagne porte ce gentil nom — à faire un tour en ville. Elle accepte de bon cœur et, prenant mon bras, nous nous dirigeons vers le *Vlas-Markt*.

Je passe une heure pleine de délices. Nous nous promenons sur les boulevards, des boulevards qui ressemblent à un bois, tant la végétation y est luxuriante et épanouie. Un habile architecte a converti en une promenade ravissante les anciens remparts de la ville forte, et les fossés rébarbatifs ont à présent des airs de pièces d'eau seigneuriales, surtout

ce soir, où, calme sous le ciel parfumé, la lune en caresse la nappe immobile de sa mince faucille d'argent...

Je reconduis Alida-Natalia — nom étrange — jusqu'à sa porte. Avant de me quitter, elle prend dans son sein un délicat flacon de parfum, que ferme un bouchon d'or ciselé. Il paraît que toutes les jeunes filles ici portent, sur elles, des *geuren* enivrants. Elle ouvre l'étui de cristal et inonde mon mouchoir, en me disant, un peu triste :

— *Daarmee zult ge aan mij en weinig denke!*

Je l'embrasse avec tendresse, sous la corolle blanche de son bonnet ajouré, en lui promettant de la revoir demain...

Me voici dans ma chambre, au *Sint-Foris*. Une petite pièce de deux mètres carrés, aménagée comme une cabine de matelot. Le lit occupe la moitié de la place, il est de bois blanc, tout simple et recouvert d'une couche de couleur gris clair. Deux rideaux de mousseline ferment la couche discrètement. Tout

est propre comme un cœur de communiant, et les oreillers sont ainsi que des ailes de cygne; les parois de la chambre s'ornent d'une tapisserie simple, presque sévère et sans ornements.

Durant une demi-heure je complète mes notes de la journée; puis je prends dans ma valise la *Chartreuse de Parme* et je lis jusqu'au moment où ma bougie consumée s'éteint dans un grésillement mélancolique.

Je me mets au lit. Mon mouchoir exhale des effluves de parfums qui me grisent doucement et me bercent enfin dans un réconfortant sommeil.

Mardi, 22 août.

SIX heures. Je me réveille, et à chaque écho des cloches s'envolent les derniers effluves du sommeil. J'ouvre la fenêtre de ma chambre — de ma cabine plutôt — pour l'aérer et chasser le parfum trop violent d'opoponax qui m'alourdit le cerveau.

La croisée s'ouvre sur la ruelle qui entoure l'hôtel de ville. Quelques instants je contemple le monument, le détail de l'architecture, les médaillons des vitraux où se perdent quelques matinaux rayons de soleil. Le bruit monotone de deux sabots brise le calme placide de l'atmosphère.

Une laitière tourne le coin de l'*herberge* et s'engage sous ma fenêtre; à sa planche verte se balancent deux seaux de bois; elle dépose sa charge après avoir soulevé le marteau et attend, les mains sur les hanches, en une pose plastique et hardie. C'est une superbe fille de vingt ans, aux bras nus et rouges, aux seins vigoureux et aux épaules larges. Tandis qu'elle mesure ses pintes de lait, son beau corps, en se baissant, prend des contorsions brusques et étrangement séductrices. Maintenant elle déambule vers la place et se perd au loin, la tête immobile dans son bonnet de paille fine.

Je m'habille et descends à la salle à manger. Chambre très simple, meublée d'une grande table ronde, d'un vieux sofa et de chaises fort ordinaires. Au mur, les portraits de feu le roi Guillaume et de sa fille la petite reine Wilhelmine; puis deux illustrations en couleurs du *Graphic* : *Youth* et *Old-age*, enrichies d'une baguette d'or. Sur une crédence s'étalent des bibelots triviaux, d'im-

menses coquillages qui *réçèlent le bruit de la mer*, un grand Saint-Joseph bariolé qu'abrite un globe de verre.

Déjeuner fort simple aussi, — comme tout dans cette maison d'ailleurs, — mais qui a l'heur de me plaire fort : café aromatique, œufs à la coque délicieux, sorte de pain d'épices aux fruits très délicat, vieux fromage de Hollande délectable. Le pain et le beurre, — le beurre surtout, — sont ici vraiment savoureux et d'un goût sans pareil.

La ville sommeille encore; quelques charrettes de maraîchers cahotent çà et là. Des travailleurs, des journaliers traversent les rues comme encore engourdis. Des servantes, le ventre serré dans un tablier blanc, nettoient les trottoirs et le cuivre des portes. Au vent du matin, leur coiffe blanche de dentelle bat des ailes follement et les joues à l'air frais se rosent à l'égal du ciel qu'embrase le soleil.

A sept heures et un quart je traverse la passerelle du bateau de Rotterdam. Les ma-

telots inondent le pont à grandes eaux et enroulent et déroulent les cordages. Un quart d'heure après nous démarrons et l'hélice révolutionne l'eau du large canal. A droite s'élèvent quelques grands bâtiments sombres, une meunerie, des raffineries de sucre, empanachés de fumée opaque.

A présent à babord et à tribord s'étendent d'immenses pâturages, des terres prolifiques où paissent des troupeaux de gros bétail. Au sud-ouest, le panorama de Middelbourg avec la flèche du *Lange Jan* et la tour de l'hôtel de ville; au nord, à deux milles, une masse lourde plaque l'horizon : c'est l'église de Veere, une église sans offices, aussi grande qu'une cathédrale. Nous approchons de la cité morte; par-dessus la digue les toits rouges et noirs des maisonnettes poussent leurs faites mignons.

La route est sinueuse. Au Nord dorment les eaux du bras de mer desséché, immense nappe tranquille, polie comme un miroir. Au pied de la digue un dôme gothique, aux

ogives larges et portant les armes de Veere, abrite un puits construit en 1557. Le bâtiment reste fermé toujours; par-dessus le balcon qui l'entoure, on se contente d'admirer la chaîne et la poulie rouillées.

Les venelles sont silencieuses, désertes; vit-on ici? Pas une âme ne m'est apparue encore. Tout semble mort, une seule poitrine bat ici: la nature, dont le souffle amorti arrive du large. Les habitations sont éparpillées coquettement, des jardins fleuris les entourent. Les ambiances se grisent de parfums.

Dans les temples, devant les morts, on brûle des encens; la ville de Veere est une sorte de temple, tout semble y exhaler des parfums à la gloire de la mort et du néant! Peu d'ombre cependant règne dans la cité, le soleil ironique pénètre partout, semant la joie choquante de sa lumière sur les choses tristes. Les gens ignorent peut-être la vie, leurs cœurs rétrospectivement sont emplis de toutes les peines et de toutes les douleurs

des ancêtres ; ils en oublient tout et s'immobilisent, contractent des allures de taciturnes et d'êtres surnaturels. Ces gens ne sont pas de nos jours, ils respirent encore l'air de siècles révolus ; tout en effet leur rappelle des époques éloignées, des époques dont la gloire et la bravoure tintent à leurs oreilles mystérieusement. Et à force d'être plongés dans ce rêve, ils atrophient leurs fibres, perdent la volonté, dégènèrent au lieu de puiser dans une vie nouvelle et des aspirations modernes une volonté et des valeurs dignes des ancêtres avec lesquels ils s'obstinent à écouler leurs jours.

L'habitant de Veere ne peut vivre qu'à Veere, il craint même les localités telles que Middelbourg ; le moindre bruit insolite, le mouvement le plus futile lui déplaît et impressionne son âme saturée de solitude. Son existence c'est sa maisonnette tranquille, le travail lent, monotone, la vie par gestes, émaillée des paroles uniquement indispensables, le rire voilé des enfants, ces enfants

ayant l'allure de grandes personnes dans leurs bizarres vêtements. Puis le défilé dominical et rigide de la messe ; les heures de bronze tombant du haut de la tour, comme une grêle de souvenirs, sur les toits goudronnés ou d'ardoises ; la brise sifflant dans les feuillages ; le signe de la croix infini du moulin noir sur la digue, semblant de loin bénir les pêcheurs du sommet de la falaise.

Un artiste se sent idéalement heureux à Veere, tout le charme et le conquiert ; c'est bien le silence nécessaire à l'enfantement de l'œuvre, le calme immuable dans lequel l'inspiration a besoin de se plonger.

J'entre dans une auberge rustique. Le soleil tamise le carrelage rouge traversant les mailles de l'écran. Quelques rayons brillants se perdent sous les tables larges et massives et dessinent des lignes bougeantes. Le baes — qui est tailleur — travaille sur une grande table basse près du comptoir. Je lui demande une bonne pinte ; lentement, sans se hâter, il cherche à la cave un cruchon de grès qu'il

débouche. Une mousse alléchante déborde du goulot. La bière est d'une rare saveur, d'un goût pur et rafraîchissant.

Tout en dégustant le breuvage, je cause avec le baes ; c'est un gros homme, pataud, à la peau tannée et dure. Il parle doucement avec des intonations d'adolescent. Je parcours durant quelques minutes la *Gazet van Middelbourg*, petite feuille zélandaise, seul lien qui rattache entre eux les habitants des bourgs et des villes de la province.

La place de Veere est irrégulière et coquette, avec çà et là un arbre solitaire ; à gauche, l'hôtel de ville, un bijou d'art gothique flanqué d'une superbe tour Renaissance, fort élégante. Six fenêtres seulement à l'étage alternent avec des niches abritant des personnages de pierre.

Une paysanne traverse la place ; deux enfants s'ébattent sur le gazon en faisant moins de bruit que des oiseaux ; des ramiers volent dans le ciel calme et mêlent leur vol à celui des corbeaux battant des ailes autour

du balcon de la flèche de l'hôtel de ville.

Je suis tout étonné de rencontrer un bureau de poste dans une localité de huit cents âmes; il y rend assurément peu de service; quels sont les correspondants de ces cœurs simples; possèdent-ils des parents ailleurs que dans la ville? J'en doute fort. Le *post-bureau* est établi dans une antique maisonnette, dont les fenêtres sont soutenues par deux meneaux usés. Dans la maçonnerie est encore enclavée, au premier étage, une bande étroite de pierre jaune, portant en relief de nombreuses inscriptions gothiques. A droite du corridor, une porte basse, percée d'un guichet.

Je demande une carte postale dans l'intention d'écrire quelques mots à Bruxelles, mais impossible de tracer la moindre ligne, le guichet n'a point de tablette et l'encre et la plume font complètement défaut. Le percepteur, un bonhomme excessivement vieux, qui fait songer à quelque personnage de Rembrandt, et dont les cheveux blancs

sortent en boucles nombreuses d'une calotte de drap noir, m'autorise à entrer dans le bureau. Le fonctionnaire semble de mauvaise humeur; derrière ses lunettes, surmontant un affreux nez de juif, ses petits yeux courroucés se démènent et me dévisagent curieusement. Pour lui, je suis un intrus, il ne me pardonne pas de venir le déranger durant quelques minutes, de briser un seul moment la paix immuable de ses habitudes. Installé devant son pupitre, le seul meuble de la pièce étroite, je rédige ma lettre à la hâte.

Le vieux percepteur me réclame onze centimes, — *vijf cent en half*, — pourquoi? Je me le suis demandé longuement. Pourquoi ce centime additionnel, au profit de qui? Peut-être le vénérable employé trompe-t-il l'Etat, ou bien, est-ce une façon de me faire payer mon indiscretion? Mystère!

Au sortir du bureau, je tombe nez à nez sur un garde, le seul policier de la villette. Il porte une tunique, devenue verte, serrée à la taille et ornée de boutons de cuivre,

d'un cuivre sale, non entretenu. Il me regarde étrangement, d'un œil soupçonneux; et, tandis que j'avance, je sens peser sur moi son œil inquisiteur et intrigué.

J'arrive au quai, un quai pittoresque et méandreux. C'est une merveille; ce ne sont que vieilles demeures, portes vétustes, façades originales et séculaires, pignons curieux dentelant le ciel. Une des maisons est un pur bijou, les cintres, les meneaux, les cartouches, tout cela est finement travaillé avec un souci d'art décoratif parfait; mais malheureusement toutes ces choses sont abandonnées, se ruinent, s'effritent lentement et perdent chaque année des bribes de leur beauté incomparable.

Ces habitations magnifiques, dont la plus modeste, la moins importante, ferait les délices d'un artiste, d'un des nôtres, penseurs flamands épris de rêve, sont désertes; les rongeurs seuls y demeurent et détruisent dans les pièces calmes et claustrales, ce

que le vent âcre et salin de l'automne respecte dans ses caresses fatales.

Vieillards de pierre et de chêne, que de souvenirs sublimes s'attachent à vos années révolues ! Que de secrets vos grands yeux verts ont surpris, ouverts depuis des siècles sur la mer ! Que de peines et de douleurs ; que de plaintes cuisantes, amenées par le large, n'ont pas pénétré dans vos âmes rétrospectives !

Et à présent, comme les simples hommes qui vous ont engendrés, comme le cœur des artistes qui vous sacrifièrent le calme de leur esprit, vous tombez en poussière, vous vous effacez doucement, ainsi qu'un regret muet mais morbide !...

Avant d'arriver à la digue, on traverse un bassin silencieux où dorment quelques barques et où s'alignent le dos noir et vermoulu des bouées hors d'usage.

La digue est élevée et domine les horizons immenses : vers le nord-ouest, les dunes de Vrouwepolder, puis plus loin, et décrivant

une courbe allant le long de la côte jusqu'à Domburg, la masse sombre et harmonieuse des forêts de chênes et de hêtres dont la plage même forme la lisière. Sous mes pieds, c'est le Veergat, le bras de mer ensablé qui étend ses eaux calmes jusqu'à la mer du Nord, en formant, au cap extrême septentrional de Noord-Beveland, une ceinture de dangereux bancs appelés *de Onrust* — l'Incertitude. En face, de l'autre côté du flot, le sol pâle, léger comme une vision, de l'île de Beveland.

La mer est calme, aucune voile ne pique de son aile d'hermine les étendues mornes. Le môle sur lequel je me trouve est haut d'une dizaine de mètres, les vagues ne parviennent que rarement à effleurer ses blocs de maçonneries antiques.

Etendu dans les hautes herbes, je contemple les lointains dans un ravissement poétique. Un charme indicible plane dans l'air et mon âme prend son essor vers l'infini qui est la genèse de tout le mystère qui m'entoure.

Tout est occulte ici, tout contracte des apparences de choses surnaturelles et abstraites. Aucun bruit n'offusque le silence, l'eau ne mugit pas, mais caresse la plage tendrement comme du velours; les cloches même, en chantant, semblent emprunter leurs sons au bronze d'un carillon minuscule, coulé par la main d'Eutherpe. Puis je lève mes regards vers le ciel; des nuages se poursuivent, moutonneux, perdant parfois des flocons grandioses de leurs toisons blanches et grises, et d'autres nuages englobent ces fragments et jalousement les emportent vers les horizons formidables, où le soleil les transformera en lentes cataractes sur les terres desséchées.

A ma droite, au bord de la digue, s'élève la vieille tour à feu, qui le soir éclaire de son fanal — flambeau fantastique — la passe dangereuse aux rares marins du pays. Plus près, c'est le panorama de Veere, intime, délicat, ajouré ainsi qu'un bijou antique, de ces bijoux d'argent que portent encore ici les femmes et les jeunes filles et qui, à chaque

génération, — caprice étrange — contractent plus d'éclat et plus de blancheur.

J'ouvre mon carnet et j'y trace d'un crayon ému la silhouette de la cité antique : à l'avant-plan, la digue voilant les étages des premières maisons, puis une dentelle de faites et de pignons ; au fond la flèche merveilleuse de l'hôtel de ville et, comme antithèse architecturale, la masse superbe, lourde et imposante de l'église morte, au chœur anéanti par les soldats de Napoléon et dont les gouvernants hollandais, semblant suivre l'exemple pernicieux du César moderne, ont fait un magasin de fourrages !

Et en dessinant — en croquant plutôt — j'arrête mon crayon, je détache durant quelques instants mes regards du modèle incomparable que convoite mon observation, et je les reporte au loin, toujours au loin, le plus loin possible, et mes yeux et mon esprit ressentent le besoin de se transporter à de plus grandes distances encore, avec l'acuité des

seins brisés rêvant d'étendue et d'inconnu.

A quelques cents mètres, sur un bastion en ruine, au bord d'un fossé tranquille, s'élève un moulin, un moulin tout noir, tel un fantôme, dont les ailes sont les bras exaspérés, tordus en une imploration éternelle. Et ce moulin semble présider au silence ambiant, il a l'air d'imposer le calme et de conseiller les êtres : « Songez, dit-il, et soyez paisibles ! » Ces mots sont le seul commandement des gens du pays, ils symbolisent leur existence.

Je regagne mon observatoire ; j'aperçois sur le sable un gamin très jeune, qui, les culottes retroussées, s'avance dans l'eau unie. Par où est-il parvenu à gagner la grève, comment a-t-il pu descendre ces dix mètres de pierres perpendiculaires défendant la côte ? Cela m'intrigue. Je cherche, je m'avance jusqu'au bord de la falaise pour distinguer la moindre brèche, le moyen d'aussi gagner la plage.

Rien !... Soudain mon pied heurte une

barre de fer rouillé; je me penche, c'est la rampe d'une échelle de métal dont les sommets dissimulés sous l'herbe s'accrochent aux briques.

Je descends et je frissonne, car je devine que ce gat de fer est le chemin des morts, la route unique que peuvent suivre les sauveurs de Veere les jours où l'orage endeuille la contrée et jette à la côte les cadavres de quelques matelots.

En bas, il fait lugubre; je n'ai plus le tableau riant et mélancolique de tantôt; tout a disparu comme en une vision. Devant moi s'élèvent des murailles, des murailles formidables, défiant la mer; du varech, des algues, de la mousse vêtent les parois humides et, çà et là, une croix blanche tracée gauchement donne l'illusion d'un cimetière au milieu d'une plaine de noires verdure.

Je me retourne vers le Veergat pour me soustraire à la tristesse lourde qui s'empare de mon cerveau et je rassérène ma pensée à la vue du fleuve, des étendues enivrantes qui

se déroulent ainsi qu'un mystérieux poème aux yeux de mon esprit.

Je me déchausse, je relève mon pantalon jusqu'aux genoux et j'entre dans l'eau.

Un sable uni et dur donne au flot des reflets d'or qu'accentue davantage le soleil. J'avance, je vais sans cesse et le lit ne s'approfondit pas ; je me trouve ainsi à cent mètres de la plage et l'eau possède le même niveau. Autour de moi les vaguelettes festonnent maintenant des cercles que d'autres cercles anéantissent et qui disparaissent en abandonnant à la mer un arc d'écume légère et blanche...

Haïe ! Une piqûre intense au pied m'oblige à pousser un grand cri, qui fait se retourner là-haut le *knaap* de tantôt qui regagne la ville en souriant. Un crabe de forte taille me tenaille l'orteil de ses pinces effilées. D'un coup je le fais voler au loin, dans un éclaboussement cristallin, et en boitant je rebrousse chemin.

Je me rechausse et j'explore la plage déserte : des gallets s'amoncellent bariolés

de naissains, des algues, des varechs immobiles dessinent sur le sable de curieux profils dentelés. Ça et là des crabes déambulent paresseusement, promenant leurs disgracieuses carapaces. Des orties marines s'arrondissent en taches visqueuses sur l'estran et bougent à chaque caresse que leur prodiguent les vaguelettes de l'anse. Des ossements plaquent les goëmons foncés de lignes claires et ocrés, des os rejetés par le flux, dernier vestige peut-être d'un brave dévoré par les flots et dont les siens attendent avec espoir encore le retour!

Je remonte le gat aux échelons rouillés. Me voici près du port, au pied de la tour à feu. Deux matelots adossés au mur, sous l'ombre d'une immense côte de baleine, qui depuis plusieurs siècles est retenue à la maçonnerie à l'aide de chaînes de fer, fument des pipes culottées. Ils sont muets et regardent dans le vide. Et cordialement, de grand cœur, j'engage avec ces êtres frustes et loyaux une conversation amicale. Ils sont gauches, leurs paroles mêmes, d'un hollandais typique,

pittoresque, aux intonations scandées comme le clapotis des vagues, sont incertaines; elles sont ainsi que leurs propres âmes, dépaysées à terre, ne connaissant qu'un empire où elles possèdent leur expansion, leur liberté et leur bravoure : la mer, patrie immense aux frontières illimitées.

J'embauche mes deux amis pour une promenade au large, une promenade dans une petite barque à voile dont la quille se berce au bas du môle.

Les matelots mettent les agrès, la voile se gonfle et nous appareillons en portant au nord. Le vent est favorable; la mer, sous la brise, se ride et forme jusqu'à perte de vue un brasillement féérique. Bientôt nous quittons le haut-fond pour entrer en pleine eau.

Veere pâlit sur la digue. Les rives de Beveland deviennent plus distinctes et sur sa terre on aperçoit, très faiblement, les murs clairs de deux ou trois chaumières, qui piquent d'un point blanc l'horizon chamois. J'observe mes deux compagnons. L'un est d'âge mûr, grand, fort, large comme un

arbre ; sa face est tannée, aussi brune qu'une brique brûlée. Il porte une barbe fauve en collier, une des rares et vraies barbes d'hommes de mer que je vis ; et sous les bords rabattus de son grand feutre brillent deux yeux gris et vifs, d'un gris chaud, ressemblant aux tons que contractent les vagues en se brisant. L'autre est tout jeune, dix-huit à vingt ans peut-être. Imberbe, des traits mâles, l'allure décidée, nerveux ; une grosse bouche loyale, aux lèvres bistres plutôt que rouges à force de baiser le vent vigoureux. Le regard est franc, fin ; lorsqu'il le reporte sur le fleuve, ou qu'il semble consulter la brise et les nuages, il est étrange, l'œil d'un observateur rare, approfondissant la psychologie toujours changeante et folle du ciel.

Nous causons ; ils me parlent des villages lointains que des clochers aigus indiquent à peine. L'histoire de toute la contrée se déroule de leurs lèvres comme une de ces vieilles chansons populaires qu'on entend encore dans les provinces antiques de l'Allemagne du Sud. Histoire peu en accord avec

ce qu'en disent les livres, mais histoire légendaire, valeureuse, rendue tel un mystère et possédant la saveur des choses occultes, des contes antiques que parfois on découvre dans les foyers des campagnes écartées.

Il y a longtemps, bien longtemps déjà, un groupe de pêcheurs s'établit sur la côte de Beveland, au sud-ouest de l'île. D'autres vinrent et grossirent le groupe primitif. Une agglomération se forma ainsi, composée de braves, de hardis marins.

A certaines époques de l'année, ils organisèrent des régates auxquelles ils invitèrent les pêcheurs de tout le littoral. C'étaient des journées de délire, de joie, de vaillance. Les barques partaient du Zuidvliet et longeaient la côte jusqu'à la mer du Nord, qui était le but de ces courses fantastiques. Et chaque année, les marins qui se préparaient aux régates se disaient avec espoir : *Wij gaan naar 't kampen, en wij hopen de laatste niet te zijn*; ce qui signifie « Nous irons jouter, et comptons bien ne pas être des derniers. » Dans le langage courant s'opéra un change-

ment, au lieu de dire « nous allons jouter », on s'habitua à prononcer « nous allons à la joute » — *Wij gaan naar Campen* — et ce dernier mot désignait le bourg où habitaient les marins promoteurs de ces concours.

Durant plusieurs siècles ces courses eurent une vogue retentissante. Walcheren, Schouwen, les Flandres mêmes amenèrent des champions parmi leurs plus hardis hommes de mer. Et c'étaient, durant deux semaines, des luttes homériques, des prouesses étonnantes, des fêtes offertes aux vainqueurs, des fêtes que n'arrêtait même pas la mort de quelques héros, perdus dans les vagues à la suite d'une collision survenue entre deux barques rivales.

Dans Walcheren, sur le bras de mer, en face de Campen, s'étaient établies aussi plusieurs familles de pêcheurs; ces gens vivaient très solitaires, mais entretenaient des relations cordiales avec leurs voisins. Bientôt même, les gars de la côte septentrionale finirent par épouser les filles de la côte méridionale et vice-versâ.

Wij veeren naar Campen, songeait joyeusement le marin de Walcheren, mettant à la voile pour aller retrouver sa promise de l'autre côté de l'eau. Et de là le mot *Veere*, signifiant naviguer.

La coutume est, paraît-il, toujours respectée, car chaque dimanche, me confesse mon jeune compagnon, plusieurs gars se rendent encore à Campen, dans la même barque qui le soir les reconduit au foyer. Et le jour des noces, on ramène la fiancée à bord d'une barque pavoisée, voguant sous pavillon blanc, symbolisant la vertu de l'épousée et le bonheur futur du jeune ménage...

Nous retournons vers Veere, dont je relève le panorama pittoresque. Nous abordons au bas du môle. Je monte le gat après avoir serré tristement les mains de mes deux amis inconnus. En traversant la ville, je parviens à me procurer quelques vivres : deux tartines d'un pain bis et une tranche épaisse de fromage original, dur et odoriférant, un fromage criblé de points noirs, c'est du cumin.

Assis sur la digue, à l'embouchure du ca-

nal de Walcheren, je prends mon modeste repas. Il est deux heures, le soleil brille là-haut avec intensité et couronne les crêtes des vaguelettes de franges d'or. La solitude est complète, le vent même semble se taire et le flot amortit ses clapotements en battant les rives.

Etendu dans le gazon, je m'abandonne à la rêverie.

Tout à coup, de derrière la côte, me parvient une voix enfantine et légère et je perçois les strophes berceuses d'une chanson, une chanson flamande, mélancolique et charmante et dont les phrases exhalent la peine et le mystère :

*In de plein is er een moleken,
Een moleken in de plein.
't Is zwart gelijk een molleken
Wie mag het dan toch zijn?*

*Men zegt in onze hutten
Het woont daar een' slechte ziel;
Aan zijn dorpel komt niemand zitten,
Noch rijke, noch versletene kiel.*

*Men verwijdert zich der vleugels,
— Die groote grillige ribben —
Die in hunne handen vol van leugens
De arme zielen kippen.*

*En de molen draait altijd
En ziet van hier en daar,
En reeds een eeuwige tijd
Zag men nooit de molenaar.*

*Zekere dagen in de lente,
Wanneer alles slaapt en rust,
Hooft men een lied vol ellende
Dat de gansche natuur kust.*

*En in het moleken, zegt men hier,
Woont eene hemelsche schoone vrouw
Dat eens reuzes woeste fier
Van afgunst gevangen hou (*).*

(*) Dans la plaine s'élève un moulinet,
Un moulinet dans la plaine.
Il est noir comme une taupe
Qui peut-il donc bien être?

On dit dans nos chaumières
Qu'une mauvaise âme y demeure,
Personne ne vient s'asseoir à son seuil,
Ni riche, ni sarrau usé.

Je me dirige du côté d'où vient la voix et j'aperçois une petite fille, debout au bas de la digue et qui surveille une grosse vache blanche tachetée de noir.

Le chant de la fillette n'est pas du pays, c'est une mélodie qui vient des Flandres ou du Brabant. Je le devine à différents mots non usités en Hollande, *kiel* par exemple, ou blouse, inconnu ici puisque ce vêtement n'y existe pas; et ces paroles douces font

On s'éloigne de ses ailes,
Ces grandes côtes lugubres,
Qui dans leurs mains pleines de mensonges
Saisissent les pauvres âmes.

Et le moulin tourne toujours
Et regarde de-ci, de-là.
Et depuis un temps séculaire
On n'aperçut jamais le meunier.

Certains jours au printemps
Quand tout dort et repose,
On perçoit un chant mélancolique
Qui embrasse toute la nature.

Et dans le moulinet, dit-on ici,
Habite une femme idéalement belle
Qu'un géant jaloux et méchant
Garde prisonnière, sans pitié.

battre mon cœur, car je songe au pays, aux villages semés entre Dilbeek et Nivove et où naquit peut-être cette chanson !

Je me rappelle soudain qu'un poète de France raconte, dans un livre sur la vieille chanson, presque la même aventure. Il voyageait dans le Palatinat et suivait vers le crépuscule un chemin pittoresque reliant deux bourgs. Soudain, derrière une haie, il entend un air étrange, des phrases françaises. Il s'arrête et écoute les couplets dans un ravissement délicieux ; puis il pénètre dans le pré pour parler à cette voix qui lui rappelle en Germanie le charme de son pays. Il questionne la vieille pauvre, mais la chanteuse en haillons s'étonne en entendant ses mots. Elle ne comprend pas ce que lui dit le poète ; elle ne comprend pas ni n'a jamais compris la chanson que fredonne sa bouche depuis sa tendre jeunesse. Et en l'entretenant, avec difficulté, il apprend que ces strophes lui viennent de sa mère, dont les parents, durant la Révolution furent obligés de s'exiler et s'établirent près de la frontière pour ne point

se trouver trop loin de la patrie. Et c'est tout ce qui lui restait de français à cette vieille vachère, une mélodie étrange qu'elle répétait sans cesse comme un enfant...

Pour revenir à Middelhourg la route se dirige vers l'ouest jusqu'à un quart d'heure environ de Serooskerke, dont on aperçoit l'église élevant son beau clocher au-dessus d'un riant groupe d'arbres. On rejoint en cet endroit la chaussée allant à Domburg après avoir traversé, à mi-chemin de Veere, le coquet village de Gapinge, avec sa théorie de maisonnettes basses, couvertes d'ardoises, lorées sous le soleil. Cette chaussée décrit une courbe énorme qui s'étend jusqu'à Oostkapelle.

Les deux routes forment un angle droit; en marchant je me dirige donc, à présent, vers le sud. Une sérénité enveloppe toutes choses; de tous côtés ce sont des prés immenses, entre des rideaux d'arbres dessinant à l'horizon des zigzags de verdure apâlies. Des vaches propres paissent et ruminent à chaque circuit, à chaque méan-

dre de la route sinueuse, dont les détours semblent avoir été voulus par les naturels pour donner illusion sur la superficie réelle de leur île.

A gauche, je laisse Sint-Laurens, un petit bourg d'un demi-millier d'âmes. Je traverse Middelbourg et me dirige vers West-Soubourg.

Au bout du village, — qui n'est qu'une place gazonnée dont chaque côté s'orne de maisons, de demeures minuscules, voilées çà et là par un orme dont le feuillage tutélaire a l'air de caresser les faîtes et les façades claires, — est le cimetière. Parmi les tombes très modestes, au centre du champ des morts, s'élève un obélisque tout simple. C'est là que reposent les cendres de Marnix de Saint-Aldegonde, au milieu du silence et d'un calme funèbres.

Je m'assieds dans l'herbe et je songe, les yeux fixés sur l'aiguille de pierre, qui se découpe hardiment sur la nature ambiante.

Marnix de Saint-Aldegonde a toujours été une des figures les plus sympathiques de ma

pensée, un des hommes d'élite vers lesquels vont mon admiration et mon respect. Bien souvent j'ai relu son histoire ; maintes fois, dans le beau livre de Strada, j'ai contemplé sa figure noble et triste, aux yeux bruns énergiques mais couverts de mélancolie ; je vois toujours son front large et soucieux, sa bouche fine, sa moustache et sa barbe maigres. La vie de ce grand cœur fut étrange, capricieuse comme une saison climatérique ; son âme ne comptait plus ses blessures et son esprit incomparable planait, vers la fin de sa vie d'armes, au-dessus d'une houleuse mer de calomnies.

Et à présent, séparé de mes années d'enfance, où un être m'était rendu cher par les seules actions de sa bravoure, je discerne et pénètre le cerveau de ce savant qui arborait comme devise ces deux mots fiers et impérieux : « Repos ailleurs. »

Marnix avait le caractère versatile ; la volonté inébranlable, le vouloir suprême qui guident les artistes et les hommes de guerre valeureux lui faisaient défaut, ou, plutôt,

n'étaient point ancrés en lui. S'il eut des croyances, il n'avait pas la grande foi, la foi unique en lui-même, la conscience de son autorité spirituelle. Son but, la mission de sa vie ne lui apparaissaient pas distincts, en relief brusque sur le soleil clair de ses décisions et de ses tentatives. L'horizon de ses projets était brumeux, voilé par des soucis multiples et des travaux fort secondaires et peu en rapport avec le rôle unique et élevé que sa conscience et sa haute valeur eussent dû lui dicter.

Tandis qu'il est préoccupé par les questions les plus graves, il compose un traité sur la danse, suivi de considérations philosophiques sur la valeur de cet amusement comme un agent de civilisation. Il était lui-même, paraît-il, un danseur élégant et infatigable et il était très fier de ce renom.

Un homme de son mérite devait-il s'intéresser et s'arrêter à ces futilités de la vie et y attacher une importance indigne d'un cerveau supérieur? Les choses insignifiantes, les niaiseries surtout, gazent l'objectif le plus

pur et imbibent le moral de malfaisants microbes. Pour réussir, pour faire œuvre, il faut être volontaire, ne subir aucune influence néfaste, ne considérer que le but, le point central vers la ligne d'horizon duquel fuient toutes nos idées. Il ne faut employer qu'un seul échafaudage, après s'être assuré de sa solidité. On tâtonne, on cherche patiemment le chemin le plus sûr qui conduit sans détours vers la cité de son espoir et de sa vocation.

Et, désormais certain de sa route, confiant en soi-même, on lutte, on vainc; et si l'on échoue avant d'avoir atteint aux altitudes rêvées, on meurt le cœur plein de regrets mais paisible quand même, sans subir des reproches intérieurs, en parfaite communion avec son âme, à laquelle la calomnie et la médisance n'ont à imputer aucun tort, ni aucune défaillance.

Sainte-Aldegonde fut léger, — un peu tête brûlée même, — il avait la conviction de rendre les Provinces-Unies heureuses et il recourut à différents moyens, sans songer

que ces supposés remèdes étaient chimériques. Il fut un guerrier de rare mérite, sa bravoure était à toute épreuve.

D'une nature impressionnable et d'une sensibilité aiguë, il possédait tous les génies ; c'est à toutes ces grandes qualités, désordonnées et sans pondération, qu'il dut le peu de stabilité de son caractère. Parfois ses actes semblèrent incompréhensibles ; souvent il était digne des espoirs et des générosités les plus élevés ; puis le découragement, le désespoir le plongeaient dans un accablement extrême.

Et en songeant à Marnix, l'âme se peine et regrette tout ce qu'il eût pu faire si sa vaillance avait été plus logique et si, comprenant son devoir et sa réelle conduite, il s'était fait craindre et aimer comme un chef unique et magnanime.

Plus tard, après sa carrière d'armes, il dut profondément souffrir, lorsque ceux dont il avait voulu le bonheur et la gloire l'accusèrent de trahison ; son cœur aura longtemps été navré de ses impardonnables négligences et oublis. Et dans les ténèbres entourant

encore son existence brillent, ainsi qu'une rare et réconfortante étoile, la beauté et la franchise de son âme, la pureté et la grandeur de ses convictions, l'élévation de son immense talent.

Lorsque sa dague et son épée se rouillèrent, il reprit sa plume, cette plume si longtemps stérile et qu'il eût mieux fait, peut-être, de ne jamais quitter... Sans doute la consolation fut-elle grande en retrouvant cette amie muette qui avait si souvent parlé à sa pensée et qui, au milieu du calme et de la solitude de son domaine de Zoubourg, lui fit dire et écrire ensuite des pages si admirables!

Et seul, ici, devant cette pierre rigide surmontant la tombe de Marnix, je suis attristé. Je pense aux nombreux talents, aux natures d'élite, artistes d'avenir grandiose perdus dans le monde, tués par l'insouciance, le manque de discernement, de courage inébranlable et d'esprit de suite.

L'énergie et la confiance en soi, jointes à une volonté obstinée ne doivent jamais quitter une âme savante et de vraie vocation.

A cinq heures et demie, je suis à Flessingue. Je ne traverse que quelques rues de la vieille cité; je prends à droite pour arriver immédiatement derrière la digue. Là-haut, un antique moulin ruiné assied une masse de maçonnerie crevassée. Des gamins se laissent glisser sur la pente et viennent rouler dans l'herbe. Sur la digue on domine la mer du Nord, immense, peu mouvementée, chassant devant elle, sur un lit de galets, les limes immaculées de la marée.

Je subis le charme cuisant de l'infini; cette nappe d'eau illimitée, mystérieuse, dont chaque lame possède d'étranges et douloureux secrets, attire et carresse mes sens. Et soudain je me hâte vers le Kursaal et quelques instants après je m'avance dans la mer, parmi les vagues de la marée montante. Je suis tout seul dans l'eau, j'aperçois seulement à une centaine de mètres la silhouette de deux jeunes filles — car ici la promiscuité du bain n'existe pas! — qui rient et jouent à une légère distance de la plage, les pieds seuls dans les flots dont elles paraissent

craindre la séduction et les transports félines. Je m'amuse comme un *boy*, je m'affale sous le liquide, je plonge, je coupe les vagues monstrueuses qui, en me dépassant, cachent la digue et la terre et me donnent l'illusion de la pleine mer. Je nage, je me perds au loin, bien passé les poteaux de limite, sans crainte, l'esprit tout entier épris de l'étendue. Et, sous moi, les lames sourdes me soutiennent de leur mouvant oreiller.

Je semble un être minuscule au milieu de cette immensité, un jouet invisible aux yeux de l'océan, mais je pense, étrangement ému, que le cerveau de l'homme est bien plus immense encore et bien plus mystérieux que toute la nature, car il connaît la vie de toute chose, il s'en assimile le prestige, il pénètre tout et arrache à l'univers des charmes et des délices dont il est l'ineffable et pantelante victime...

Le soleil se couchait lorsque je quittai la grève. Il descendait à l'horizon, souriant à l'infinie hypnotiseuse de ses lèvres sanglantes qui tantôt, dans un baiser de feu,

allaient embraser tout son sein. Des larmes rouges, des larmes d'or, des larmes d'airain tombaient dans la mer et se perdaient, à perte de vue sous des étreintes d'émeraudes et de saphirs.

Au retour, je m'installe dans le tram vicinal. Les rues de Flessingue que nous traversons sont mouvementées; les ouvriers reviennent de leur travail; les paysannes passent sur les trottoirs en balançant les seaux pleins de lait de leur *gorge* verte et sonnent aux portes pour prévenir la clientèle. Certaines s'accostent, déposent à leurs côtés leur fardeau et causent, les mains sur les hanches, les bras nus en relief sur leurs jupes bleues, les bonnets blancs rapprochés comme deux papillons amis.

Nous sortons de la ville; aux arrêts de nouveaux venus prennent place dans mon compartiment : de petites vieilles encapuchonnées de paille fine, jabotant à l'exemple de pies; des filles saines, potelées, coquettement vêtues, ruisselantes de bijoux d'or, les joues appétissantes, plus roses que

l'aurore ; elles portent des paniers bourrés de légumes, de beurre, d'œufs, qu'elles trimbalent à Middelbourg. Puis des paysans à la casquette plate à visière, placée sur des cheveux longs et poisseux ; ils fument des pipes d'une façon monotone et machinale ; parfois ils ramènent la bouffarde de leurs lèvres et disent quelques mots lents, sans cadence, fades comme la fumée dans laquelle ils se perdent sans écho. Ce monde est taciturne, il n'y a que les belles filles que bercent la joie et l'insouciance et qui, de leurs rires discrets et perlés, font briller dans la vie d'ici des rayons de soleil.

Je réintègre l'hôtel de Sint-Joris et je soupe d'un appétit féroce. Tout ce que j'avais vu m'avait creusé l'estomac comme une caverne !

Les artères de Middelbourg sont paisibles ; la Grand'Place est solitaire, l'hôtel de ville s'estompe dans le soir en relief sous un ciel gris-bleu criblé d'étoiles. Quelques rares consommateurs sont attablés aux deux ou trois terrasses de la *Markt*.

En compagnie de mon amie de la veille, je parcours les rues de la ville endormie qui contracte, sous le manteau de la nuit, un caractère indéfinissable et attrayant. Nous marchons comme dans un rêve, nous parlons très doucement, subissant la séduction morbide des ténèbres et du silence; et parfois, lorsque nous rions, l'ombre paraît offusquée et il nous semble percevoir des reproches sous les porches cintrés et au fond des ruelles dentelées de pignons espagnols.

Sans nous en douter, nous sortons de la ville et sur les remparts nous continuons notre promenade paisible. Au bord des fossés s'élève un promontoir mignon, perdu sous les feuillages. Sous cet ombrage parfumé, au bord de l'eau argentée par la lune et le flot de liquide d'hermine qu'y déverse le chœur des astres, nous nous asseyons sur un vieux banc vermoulu. Là, nous causons, fraternellement, comme deux très anciens amis, et mon départ, demain, ne nous attriste aucunement, car nous sommes sans inquiétude, tels deux camarades qui

sont certains de se revoir et qui, à leurs rares rencontres, passent ensemble quelques bonnes heures dont on se souvient sans aucune mélancolie. Et c'est avec un joyeux *tot wederziens* que, vers onze heures, je quitte ma charmante compagne qui, en signe de réponse, m'embrasse avec tendresse, sans un mot mais le regard un peu humide.

De retour dans ma chambre, je prépare ma valise. J'emporte de la Zélande de bonnes souvenirs, plus... quatre photographies de types d'ici. Mon bagage prêt, je contemple ces portraits à la lueur de ma bougie.

C'est d'abord une physionomie de femme de Walcheren. La figure presque ronde est enveloppée d'un bonnet d'une grande simplicité et très serré, d'où sortent sur le front des cheveux plats en forme de tuyau courbe. Les yeux, fort ouverts, sont fixes et peu sympathiques. La pupille n'a point ce calme et cette bonne tranquillité riante de nos filles flamandes; la bouche, large et mince, est sévère, méchante, sèche. Le nez est sans caractère, les narines sont larges et sensuelles et l'en-

semble du visage est impassible, désespérant. Sur les tempes tirebouchonnent des gros fils d'or surmontés de boules massives piquées d'un éclat de lumière. Et sous le dernier tour de la volute de métal jaune s'accroche une croix d'argent filigrané, dont les quatre coins arrondis et ajourés sont enrichis d'une grosse perle fine et blanche.

Un vêtement très échancré, moulant la taille robuste, montre un devant de riche dentelle rehaussée tout autour d'une bande de soie à carreaux multicolores. Le cou est ceint d'un collier à double tour fait de grosses perles de corail et retenu sur la gorge par une boucle d'argent finement travaillée et criblée de pierreries.

Voilà le type immuable de la bourgeoisie aisée de Middelbourg ou de Veere. Elle respire la cupidité et la froideur d'âme.

Le second portrait est celui d'une jeune fille de vingt ans. Les traits sont magnifiques; les yeux, en forme d'amande, d'un dessin merveilleux, montrent des pupilles noires et franches, qui prêtent à toute la

physionomie une placidité charmante. Le nez est régulier, aux ailes légères; la bouche moyenne est jolie, la lèvre supérieure surtout est d'une ligne impeccable et se perd en deux fossettes triangulaires appelant les baisers. La coupe du visage est harmonieuse, le menton accuse sous la bouche une ligne droite horizontale, signe d'intelligence, affirment les phrénologues, et de bonté.

Au sommet d'un front calme et très grand s'enroule un toupet gracieux de cheveux que rehausse à chaque coin une grosse boule d'or bourrée de reflets clairs. Derrière ces bijoux descend, en rasant les arcades et en cachant les oreilles, un bandeau de toile brodée qui enveloppe sur la nuque le chignon épais. De ce bandeau sortent, sur les tempes, deux plaques rectangulaires d'or gravé, retenues par une longue épingle courbe dans les nattes de la chevelure. Sur le front, au milieu de ces épingles, juste sous les grosses boules de métal précieux, se profilent deux boules plus petites, d'or aussi, mais ajourées avec délicatesse.

Et, encadrant la figure d'une auréole blanche, possédant la forme d'un cœur renversé, un bonnet de dentelle empesée mais fine, aux dessins extraordinaires et d'un goût étonnant, descend sur les épaules ; et ses ailes blanches semblent plus pures encore à côté de la masse sombre d'un collier de corail dont les sept tours de grosses perles serrent le cou élancé.

Sur les épaules et sur la poitrine court une gorgerette de jais au travers des ornements de laquelle perce la chair pâle. Le corsage, dont on n'aperçoit que les courtes manches, prenant les bras nus, disparaît sous deux pièces d'étoffe plissée perdues derrière l'épaule et retenues ensemble, entre les seins, par une énorme broche d'argent, centrée d'une perle. L'étoffe grise est striée de clair et de noir et est serrée à la taille par un tablier de grosse toile.

L'ensemble de la tête est plein de séduction et de charme. La femme est superbement belle et la ferme dont elle fait la fierté doit sembler un paradis aux cœurs aimants !

La troisième photographie représente deux *knaapjes* des environs de Middelbourg. L'un est assis, l'autre debout ; tous deux tiennent en main leur casquette plate brodée à visière. Les petites têtes sont curieuses, éveillées ; les cheveux retombent sur les oreilles et sont peignés en formant une ligne sur le côté droit. Les yeux sont francs, les sourcils peu fournis, le nez joli et étroit, la bouche serrée. Les oreilles des enfants sont ornées d'anneaux à moitié cachés sous les cheveux. Leur vêtement consiste en une culotte longue, montrant de gros souliers cloués, et en une veste courte et carrée à deux rangées de gros boutons. Le gilet se croise très haut sur la poitrine et un foulard entourant le cou est fixé sur le devant à l'aide de deux boutons d'argent, les mêmes que portait mon camarade de la veille...

Je boucle ma valise, après y avoir serré les photographies ; je regagne mon alcôve étroite et dans l'ombre, autour de moi, les personnages de mes portraits paraissent danser en m'invitant à leur ronde...

Mercredi, 23 août.

DANS ma chambre, assombrie par le ciel nuageux, je m'apprête au départ. Accoudé à l'appui de la fenêtre basse, je contemple une dernière fois, pour m'en emplir la pensée et la graver inoubliablement dans mes yeux, la place pittoresque et comme recouverte d'une gaze légère par la brume. Il est six heures déjà et pourtant le soleil ne brille pas encore; il paraît me boudier là-haut et son visage vague et presque renfrogné me reproche, dirait-on, de ne pas rester plus longtemps et de ne pas me rappeler que je lui dois deux beaux jours... Le sifflet du tram vicinal retentit dans le silence du marché

endormi. Hâtivement je déjeune et monte en voiture. Personne dans mon compartiment et, à travers les vitres embuées, tout le long de la route de Middelbourg, les paysages zélandais se déroulent comme se suivent, dans un rêve reposant, les sites d'une contrée énigmatique et riante.

A huit heures, installé à l'avant d'un bateau en partance, le manteau serré sur mes épaules, la tête encapuchonnée, je me plais à assister au réveil du port. Lourdemment, lentement, d'une allure quotidienne et identique aux mêmes heures de chaque jour, les vêtements non encore assouplis par le travail, gardant pour quelques suprêmes instants dans leurs plis rigides l'inaction et le repos de la nuit, des débardeurs arrivent en groupes, vers cette usine formidable, sans murailles et sans miasmes, qu'est la mer et dont les vagues et les lames sont autrement impitoyables et terribles que les engrenages des mécaniques et des machines.

Les grues aussi s'éveillent et mêlent au lointain chant du coq la chanson grinçante

de leurs poulies et de leurs chaînes. Un bruit de marchandises qui s'entrechoquent sur les quais, le fracas des charriots qui surgissent, l'éclat des voix éraillées des manoeuvres, le boucan que font des ouvriers en glissant la passerelle sur le pont d'un petit steamer venant de Terneuzen, chargé de bestiaux, s'harmonisent en un brouhaha fantasque et fantastique. Puis, les sabotées des vaches et des bœufs, gagnant les hangars à la file, leur bon œil hébété collé aux pavés des quais, les meuglements stridents et chromatés qui donnent l'illusion de pleurs d'animaux très tristes. Et les coups de bâton des hommes en haillons et crottés qui tombent sur les échines et, très amortis, retentissent cependant dans tout ce bruit avec des échos vibrants comme s'ils traînaient derrière eux une longue série de plaintes...

Une cloche sonne, mélancolique, et épand dans la mer des sons aussi humides que l'air. Une pluie fine tombe doucement et s'attache aux choses comme des perles livides, minuscules. L'eau polie et luisante se bistre,

paraît se mouiller davantage, pourrait-on dire, et se fait rugueuse et pesante. Du fond de ma poche, une poche telle qu'en aurait rêvé le Schaunard de Murger, qui éparpillait dans chacun de ses vêtements un rayon de sa bibliothèque, je retire la *Chartreuse de Parme* et je me mets à lire, sans m'apercevoir que le bâtiment a démarré et que nous sortons du port. Et lorsque, arraché violemment de la séduction du livre de Stendhal par le tangage impétueux du navire, je reporte les yeux derrière moi, le panorama de Flessingue n'apparaît plus que très réduit et chétif entre le ciel de plomb et l'océan de bronze qui semblent vouloir broyer la ville.

Breskens surgit devant nous, étageant ses débris de murailles, construites par Napoléon, et ses demeures basses, sur une pâle ligne de terre, festonnant l'infini et qui change selon que déferlent les vagues ou que s'apaise la marée. Des barques de pêche sortent du chenal en une masse légère et se séparent bientôt, en gagnant la pleine mer, pour se rendre au même but ! Quelques-unes

nous croisent à tribord et curieusement, au fond de leur carène bombée, je plonge des regards peut-être indiscrets mais parfaitement sympathiques et je suis, durant un instant, la manœuvre des marins dont les bras se tendent et se crispent sous l'aimant des cordages retenant la grande aile de toile brune...

Et de Breskens, de nouveau c'est le trajet en tramway vicinal, la rapide traversée de villages délicieux, typiques, aux noms si sonores qu'ils semblent vous être chantés au passage et qu'une folle envie vous prend d'y descendre ou de coller votre visage à la vitre pour au moins admirer, illusionné, quelque chaumière trapue ou quelque venelle amusante!

Voici L'Écluse, avec son beffroi carré où le fol jacquemart, en frappant l'heure de son marteau de fer, me fait songer à Jean de Nivelles!

Le tram, avec fracas, sillonne les rues presque désertes; les maisons en théorie disparates apparaissent et disparaissent au coin des

artères étroites. Et, au passage, en un mirage très rapide, je vois, dans une fort vieille maison gothique, sous une voûte ogivale où la fumée a sillonné la pierre de grandes taches fuligineuses, un forgeron au travail devant son feu, un grand feu dont la clarté, derrière lui, profilait sa haute stature sombre.

Le type change déjà; on sent, on devine que la Flandre est proche et que le sang flamand, en se répandant dans les veines zélandaises, prolonge notre caractère original au delà des frontières, comme une langue de terre continue dans la mer les bornes du continent. Et la cadence du langage rend cette impression plus vibrante et l'enracine au fond du cœur.

Le premier compatriote que je rencontre est précisément le patron du petit vapeur qui me transporte à Bruges par le grand canal séculaire, bordé de beaux arbres. Sur le pont, tandis que je contemple les paysages, je cause distraitement avec lui et sa bonne voix, se débarassant un instant de ce ton de

commande, un peu grotesque chez les marins d'eau douce, me séduit doucement.

Nous passons la douane belge et un gabellou muet vient, à bord, visiter rapidement nos bagages. Nous entrons en Belgique et les villages du pays surgissent çà et là dans les perspectives : Dudzeele, avec son étrange église en ruine, ressemblant plutôt à un donjon détruit; Lisseweghe, groupant ses maisonnettes à toits rouges autour de la tour massive de son temple imposant, qui rappelle vaguement celle de Veere.

Puis c'est Damme, où notre petit vapeur s'arrête pour débarquer deux paysannes chargées de paniers et embarquer quelques colis. Damme ! Quel monde de pensées dans ce mot qui sonne à l'oreille comme un doux blasphème flamand ! Et quelle évocation berceuse et navrante du passé !

Il est des villes mortes qui ont conservé dans leur langueur un peu de leur vie ancienne, des villes jadis vibrantes, dont les artères silencieuses battent encore sous les pulsations d'un vieux sang, toujours vigou-

reux, et dont l'homme n'a cessé de s'éprendre avec une jalousie que tout le charme des choses qui disparaissent pour toujours rend plus morbide et plus profonde.

Il en est d'autres qui sont bien mortes, dont, depuis longtemps, l'agonie a cessé de répéter l'écho de ses râles entre les vieux remparts, muets comme les murs d'une chambre funèbre. Rien n'y subsiste, la population simple et bonne, mais dégénérée, ne comprend, ni n'a jamais compris, l'énigme des monuments trop considérables et trop beaux que depuis leurs jeunes ans ils ont appris à ne pas voir... Les maisons, trop immenses, sont pour leurs âmes comme des cercueils trop grands où seraient secoués les cadavres qu'on transporte, et tout dans leur allure trahit le souci et l'ennui de gens qui ne savent pas pourquoi ils sont nés dans cette cité, alors que seul à leur existence il faudrait le cadre d'un monotone et mélancolique village...

Damme est l'image de cette ville morte à jamais et qui, pour être plus belle et plus

poignante, devrait connaître le véritable abandon, la pleine solitude, le calme non brisé des demeures désertes et inhabitées, la navrance profonde de l'église aux orgues tues et dont les derniers accords semblent subsister pour l'éternité dans les lentes spirales de poussière que des rayons de soleil dessinent dans leur clarté vivace.

- Damme ! C'est toute la Flandre. C'est tout notre art, c'est toute notre couleur, c'est toute notre bonté. C'est la patrie de Thyl Ulenspiegel, « l'esprit de la mère Flandre », comme dit Charles De Coster, et de Jacob Van Maerlant, le père de la poésie flamande ; figure fictive, facétieuse et dévouée à côté d'un masque austère et pensif et que cependant des savants et des historiens, Sanderus et Foppens, par exemple, veulent identifier en un seul personnage, merveilleux symbole des caractères de notre race...

- Ce type d'Ulenspiegel, que l'écrivain des *Légendes Flamandes* a si bellement dégagé des fantaisies qui, à travers des siècles, l'avaient déformé et alourdi, est la plus

admirable synthèse de notre peuple. Il garde dans l'allure et dans la pensée la trace épurée des milieux qui se suivirent et s'enchaînèrent par les circonstances et la nature sur le sol patrial, pour former insensiblement notre personnalité ethnique et lui donner ses mœurs définitives. Il a cette vague impétuosité brutale et instinctive des Vandales qui, dit-on, construisirent le port de Damme ; l'indomptable volonté et la vaillance obstinée des Bataves qui, au temps des croisades, élevèrent les premières digues du pays. Et dans son cerveau, source de ses facéties et de son humour incomparable, le coude à coude des marins des flottes de Philippe-Auguste, des guerriers aventuriers du roi John Lockland, des soudards sans vergogne de Marlborough, a laissé des souvenirs vivaces et formé un fonds de bonté sentimentale, d'indulgence joyeuse et d'innocente ironie.

La jolie petite ville a depuis longtemps disparu derrière nous, lorsque la rêverie m'abandonne. Notre bateau avance toujours doucement au milieu du canal ombragé ; les

rives sont cachées par de hautes verdurees piquées de fleurs d'iris, aux ailes larges ouvertes comme de placides papillons. Sur l'eau, les feuilles plates et rondes des plantes aquatiques suivent le mouvement des vaguelettes, et des nénuphars blancs et or plongent, au passage du steamer minuscule, leur tête crénelée sous l'onde pour la redresser, plus loin, ruisselante et comme fâchée...

Nous approchons de Bruges ; son panorama, tantôt très pâle encore et diffus sous la brume, se précise maintenant en tons gris et froids sur un ciel livide et sans soleil. Une heure et demie après avoir quitté L'Écluse, je débarque tout près des grands bassins dont il me faut parcourir les quais pour gagner la ville. Le temps de déjeuner et de me rendre à la gare. C'est, une fois de plus, dans le cadre de la portière, le spectacle incessant et jamais lassant des paysages qui se suivent, se transforment et qui, chassés l'un par l'autre, conservent, dirait-on, dans leurs lignes et dans leurs couleurs l'ensemble des sites depuis longtemps traversés et évanouis.

Blankenberghe! Cité aujourd'hui presque orgueilleuse à force d'être bourgeoise et qui n'a même pas la pudeur de rougir de ses origines et d'avoir oublié son passé. Autrefois, paraît-il, au commencement du siècle, alors que les plages et les grèves ne connaissaient point ces foules mondaines et insupportables de baigneurs élégants et stupides et de femmes frivoles, c'était un séjour riant et enchanteur. Les artistes et les penseurs venaient, en quelques groupes toujours les mêmes et toujours intimes, s'y délasser des travaux de l'esprit et s'ils ne dédaignaient point les bains dans les vagues berceuses, ils préféraient les belles promenades le long de l'estran, les excursions dans les dunes, les causeries autour des tables boîteuses mais si cordiales dans des auberges maritimes, avec les matelots et les patrons des barques de pêche dont ils faisaient leurs amis. Chose curieuse et typique, il y a soixante-quinze ans les jeunes mariés avaient l'habitude de commencer leur voyage de noce par un séjour à Blankenberghe et en goûtant les premières

joies de l'hyménée, dans cette contrée que limite l'océan infini, ils croyaient que leur amour deviendrait comme le miroir de cette immensité et qu'il ne connaîtrait pas de fin...

Touchante croyance, bien perdue, hélas ! aujourd'hui et que peu de gens, sans doute, se rappellent, s'il en est qui s'en souviennent encore!...

A Heyst, je descends du train et monte dans le tram vicinal qui me conduit à Knocke. Derrière les dunes nous filons à grande vitesse et parfois les monticules de sable, s'évasant et s'ouvrant comme une plantureuse poitrine de femme, montrent à l'horizon la mer verte et calme que le soleil, qui vient de paraître au moment même de se fondre dans l'océan, transforme et irradie comme une brûlante émeraude. Il fera beau demain, le temps sera propice aux rêveries et aux voluptueuses siestes dans les herbes roussies des digues, le regard tourné vers le ciel, la pensée détachée de tout et enfermée hermétiquement durant ces trop courtes vacances dans la boîte du cerveau...

Knocke! Le havre du repos, l'accueil fraternel du silence et de la quiétude absolue. Une longue semaine de paresse et d'immuable far-niente, d'innombrables heures de vie insouciante et de joie irraisonnée, huit jours d'oubli...

FIN.

CONSTANT DUMONT
Imprimeur, rue des Sables, 22, à Bruxelles.

Pour
LE MERCURE DE FRANCE
PARIS

